Archéologie, paysage et histoire d'une forêt du Néolithique à nos jours

Le massif de Domnaiche-en-Lusanger (Loire-Atlantique)

Jean-Claude Meuret

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1839>

DOI : 10.4000/abpo.1839

ISBN : 978-2-7535-1520-8

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 7-81

ISBN : 978-2-7535-1309-9

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Jean-Claude Meuret, « Archéologie, paysage et histoire d'une forêt du Néolithique à nos jours », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 117-4 | 2010, mis en ligne le 10 décembre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1839> ; DOI : 10.4000/abpo.1839

Archéologie, paysage et histoire d'une forêt du Néolithique à nos jours : le massif de Domnaiche-en-Lusanger (Loire-Atlantique)

Jean-Claude MEURET
Maître de conférences honoraire
en archéologie nationale

Les forêts : des conservatoires archéologiques

Très différentes des milieux cultivés, du point de vue foncier, économique, floristique, mycologique, faunistique..., les forêts s'en distinguent aussi du point de vue de l'archéologie en général et de celle des paysages en particulier¹. En effet, les pratiques de la sylviculture, surtout celle des espèces autochtones feuillues qui ont constitué jusqu'au XIX^e siècle la quasi totalité des espèces de plaine – spécialement celle du chêne – diffèrent profondément de celles de l'agriculture. La différence tient d'abord à la durée des cycles végétatifs qui s'y comptent en décennies et même en siècles – 50 ans pour des conifères, un siècle et demi pour des chênes – contrairement aux espèces cultivées, le plus souvent annuelles. Elle tient aussi au mode de régénération, le plus souvent naturel et sans travail préalable du sol avant le XX^e siècle. Il en résulte que les anomalies de topographie, les élévations ou les terrassements artificiels anciens s'y conservent pendant des siècles, sans transformation majeure. Au contraire, les milieux ouverts, de plus en plus intensément cultivés depuis le Néolithique – spécialement en plaine ou sur des bas ou moyens plateaux – voient très rapidement disparaître les anomalies physiques du paysage, qu'elles soient naturelles ou surtout anthropiques : le fait est très visible dans le Grand-Ouest qui a connu une grande faim de terres aux XVIII^e et XIX^e siècles, au moment du plein

1. MEURET, Jean-Claude, « Prospection archéologique en milieu forestier, l'exemple de la Haute Armorique », dans *Hommage scientifique à la mémoire de Jean L'Helgouac'h et mélanges offerts à Jacques Briard*, *Revue Archéologique de l'Ouest*, supplément, 9, 2001, p. 307-315.

démographique des campagnes. La nécessité de produire des blés pour nourrir les bouches a alors fait que la moindre cavité devenue inutile (carrière, fossé, douve, mare...) ou la moindre élévation (motte, talus, rempart de terre, ruine de bâtiment, village abandonné...) a été comblée ou arasée pour être mise en culture.

C'est d'ailleurs en raison de ses très fortes densités démographiques anciennes que l'Ouest, et la Bretagne en particulier, possède aujourd'hui un des plus faibles couverts forestiers du territoire national. Or, la forêt est par son histoire même un milieu fossilisateur : en effet, la quasi-totalité des massifs qu'on nomme aujourd'hui forêts ne sont en rien des formations primaires qui seraient demeurées inchangées et vierges depuis leur mise en place naturelle et progressive après la dernière glaciation. Dans l'Ouest, quasiment toutes sont nées de la volonté d'un pouvoir politique et juridique de se constituer une réserve de bois, un territoire de chasse ou de pacage, en le plaçant hors du droit commun : c'est l'origine même du mot forêt (*foris* esta = ce qui est en dehors).

Ces décisions peuvent s'être placées à diverses époques, la mieux connue étant le Moyen Âge central, où l'on voit apparaître dans les textes des massifs systématiquement liés à un pouvoir, qu'il soit ducal, comtal, épiscopal ou châtelain : la forêt du Gâvre appartient aux ducs de Bretagne, celles de Teillay ou de Juigné aux seigneurs de Châteaubriant. Il suffit de parcourir quelques chartes de donation faites par tel ou tel seigneur à une abbaye ou un prieuré des XI^e ou XII^e siècle pour le constater : sans cesse y reviennent des notions de droit de pacage, de panage, de bois mort, de bois vif, de chocagium (souches), etc., relevant toujours du seigneur châtelain. Depuis, la plupart de ces massifs n'ont que peu changé de superficie, sinon parfois à la lisière, par exemple, à l'occasion de quelques défrichements, d'empiètements agraires ou au contraire de reconquêtes de la forêt. Ce battement des lisières n'a cependant affecté que des superficies restreintes, à quelques remarquables exceptions près, la plus belle étant, pour la région, celle de l'abbaye-paroisse de La Roë (Mayenne). Ajoutons toutefois que des massifs peuvent avoir été mis en place à des époques autres, antérieures (basse Antiquité) ou postérieures (époque moderne voire contemporaine) et que leur aspect, leurs peuplements arborés, leur exploitation ont pu fortement varier. L'essentiel pour la prospection archéologique est qu'en laissant croître une forêt sur un territoire défini, ces pouvoirs ont gelé, fossilisé, les paysages et les aménagements humains que l'homme y avait précédemment mis en place : chemins, parcellaires, carrières, exploitations minières, retranchements de terre, constructions de pierre. C'est bien pour cela que les archéologues se doivent de porter un œil attentif à la forêt parce qu'ils pourront y voir fossilisés, des aménagements qui ont partout ailleurs été totalement aplanis, et auxquels ils n'accèdent au mieux qu'à partir de la photographie aérienne ou des opérations de fouille.

La forêt de Domnaiche : nature, histoire et état de la recherche (Figures 1, 2 et 3)

Situé au nord-est du département de la Loire-Atlantique, ce massif s'étend sur 5 km d'est en ouest, 4 km du nord au sud, et 750 ha de superficie. Son altitude est comprise entre 43 m à la sortie de l'étang du château, pour le point le plus bas, et 77 m dans le bois de Quimper, pour son point culminant. Pas de relief nettement marqué sur ces formations anciennes et pénéplanées, mais seulement des pentes un peu plus fortes aux trois pointes du triangle de la forêt, la butte des Moulins à l'ouest, le bois de Quimper à l'est et Briangault au nord. Comme beaucoup de massifs de l'Ouest, il occupe donc une ligne de hauteurs aux sols plus rocheux et moins fertiles. Il en résulte une absence complète de cours d'eau permanent : le système hydrographique se résume à des fossés à sec en été qui drainent les eaux d'est en ouest vers l'étang de Domnaiche, puis vers la Chère, via le ruisseau de la Galotière.

L'examen des cartes géologiques au 1/50 000 montre que le massif est installé dans la partie nord du synclinorium de Saint-Julien-de-Vouvantes, sur des formations paléozoïques du silurien (S1 3 et S1). Mais comme souvent pour les régions enforestées, les géologues ont manqué de données de terrain visibles pour observer le sous-sol. La prospection a montré que les secteurs les plus élevés de la forêt correspondent à des affleurements de trois types : des grès blancs quartziteux très recristallisés, ceux qui ont servi à la construction du château de Domnaiche et qui peuvent venir du plateau du Bois-de-Quimper ; en vieillissant de plusieurs siècles, ils prennent une couleur plus ocre clair². Puis des grès foncés bleu sombre à violacé, avec de nombreuses veinules de quartz blanc : ils forment l'affleurement de la butte des Moulins et constituent le menhir de la Pierre-de-Hochu qui s'y dresse. Mais on trouve aussi un pointement de quartzite clair bien visible à Briangault, et sur lequel fut installée une chapelle priorale au XII^e siècle. Hors de la forêt, vers le nord, la carte fait aussi mention de zones contenant des altérites ferruginisées, de type cuirasses latéritiques du tertiaire, de plus en plus abondantes vers Sion, Saint-Aubin et Ruffigné³. C'est le signe d'une forte présence du fer. Mais pas d'indications précises concernant l'exploitation ancienne de ce métal interstratifié ou en minières.

2. La tradition orale veut que l'actuelle longère de Briangault, bâtiment présent en 1844 et de type début XIX^e siècle, ait été construite avec des pierres prises sur la ruine du château de Domnaiche. Ce sont des grès clairs, mais avec une patine légèrement ocre. Elles ont effectivement le même aspect et la même couleur que celles encore en place sur la ruine du château. La longère a été agrandie au XX^e siècle avec un grès de même nature, mais nettement plus clair, presque blanc, car extrait de carrière et donc dépourvu de patine.

3. Le massif est concerné par deux cartes géologiques au 1/50 000, celle de Nozay pour sa plus grande partie, et celle de Bain-de-Bretagne pour le secteur de Briangault. TRAUTMANN, Frédéric, Carte géologique de la France au 1/50 000, feuille de Nozay et notice, 1987, éd. du BRGM ; DADET, Paul, HERROUIN, Yves, LAVILLE, Pierre, PARIS, Florentin, Carte géologique de la France au 1/50 000, feuille de Bain-de-Bretagne, 1987, éd. du BRGM ; HERROUIN, Yves, DADET, Paul, GUIGUES, J., LAVILLE, Pierre, TALBO, H., Notice explicative, carte géologique de la France au 1/50 000, feuille de Bain-de-Bretagne, 1987, éd. du BRGM, 82 p.

Elle est pourtant bien visible en prospection, dans la forêt tout comme dans de nombreux autres secteurs du Castelbriantais. Elle explique bien sûr l'abondance des ferriers dans la forêt.

Dans un long article traitant du fer dans l'Ouest au Moyen Âge, nous avons abordé l'étude de cette forêt par le biais des textes des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. Au travers des actes, nous avons d'abord constaté qu'au ^{xi}^e siècle, le massif appartenait à l'évêché de Nantes et se nommait *foresta de Puteus Arlesii*, *Puteus Herles* ou *Puzarles*. Ce nom est issu du haut Moyen Âge et il est lié à l'exploitation du fer ; le massif est à cette époque plus étendu et jointif avec le bois de Bourru au sud. Puis au début du ^{xii}^e siècle, le duc de Bretagne Alain IV, et son épouse Ermengarde se l'approprient et en font don à l'abbaye de Marmoutier. C'est là un mode de spoliation connu à l'époque, au nord du Nantais, où la seigneurie de Châteaubriant est fondée sur les mêmes bases. Un temps, Marmoutier y possède une église, du nom de Notre-Dame-de-la-Forêt au lieu de *Foresta*. Il en reste aujourd'hui le village de « la Forêt » à la lisière sud, en Saint-Vincent-des-Landes. C'était une tentative de création de paroisse liée à la mise en valeur des franges sud du massif. Elle échoue car Marmoutier disparaît des lieux dès le ^{xii}^e siècle, remplacée à une date imprécise par l'abbaye de Saint-Sulpice-la-Forêt, dont on constate la présence au prieuré de Couëtoux au ^{xvi}^e siècle.

Et c'est très peu après cette même époque, dans les années 1120-1130, qu'on voit la famille seigneuriale de Sion, jusque là très discrète dans la région et plutôt présente au sud de la Loire, disposer du massif. Elle possède la forêt de *Domenescha*, y fait des dons à l'abbaye de La Roë, à Marmoutier-Béré, et se construit même un château secondaire, à motte d'abord, puis de pierre, au cœur même du massif. Cette famille a déjà fait l'objet de quelques études au ^{xix}^e siècle, elle sera reprise et approfondie dans une autre publication, en même temps que nous étudierons plus en détail son château de Domnaiche. Quant à l'actuel nom de Domnaiche, écrit *Domnèche* au ^{xix}^e siècle, *Domenesche* ou *Damenesche* au Moyen Âge central, il semble dériver à la fois du nom *dominus* et de l'adjectif *daumesche*. Le premier qui signifie le maître est contracté au Moyen Âge en *domnus* pour désigner un haut dignitaire religieux tel un évêque (*dominus episcopus*). Le second est usité au ^{xiv}^e siècle, en forêt de Rennes pour désigner ce qui appartient au maître, ce peut être du bétail « domestique », et il dérive de *dominicus* avec le même sens. On doit justement relever un tel emploi lors de la fondation du Breil-Ingaut (1116-1138) : lorsque l'abbé de La Roë reçoit les droits de pâture et de panage dans la forêt (de *Domenescha*), c'est pour *omnibus dominicis suis bestiis*⁴ (pour toutes ses bêtes domestiques).

4. Pour l'étude sur le fer et plus spécialement la forêt de *Puteus Arlesii* : MEURET, Jean-Claude, « Le fer, le pouvoir et la forêt entre Anjou et Bretagne, du ^{xi}^e au ^{xv}^e siècle », *Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 85, 2007, p. 101-185. Cf. encore Arch. dép. Mayenne, Cartulaire de Notre-Dame-de-la-Roë, LVIII : *Carta de Breilio Ingaut* datée par l'abbatiai de Aubin. La forêt n'est pas nommée, mais elle ne peut être autre que celle de Domnaiche car la donation est confirmée par la famille de Sion à Dregoin de *Domenescha*.

À partir du XIII^e siècle, la disparition de la famille initiale de Sion, fait que la forêt de Domnaiche connaît une histoire confuse et compliquée. On sait qu'au début du XIV^e siècle les sires de La Galotière, petite seigneurie voisine, détiennent des droits d'usage et de chauffage sur la forêt. C'est sans doute au milieu de ce siècle, lors de la guerre de Succession de Bretagne, que le château est abandonné. Ensuite, l'irruption des haut-fourneaux dans le paysage métallurgique a certainement influé sur l'histoire de la forêt : il semble qu'au XVII^e siècle et peut-être même au XVI^e siècle, il en ait existé un à Lusanger même, peut-être au pied de l'étang aujourd'hui asséché de Fondeluen ; celui de La Hunaudière – peut-être issu du transfert de celui de Lusanger – existe au début du XVII^e siècle, créé à l'initiative d'une Catherine-Innocente de Rougé, établi sur la Chère, à 1,5 km au nord. Il fonctionne jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Or, ces grandes forges nécessitent d'énormes quantités de charbon de bois. Et la forêt de Domnaiche, toute proche, a contribué à l'affouage de La Hunaudière. Mais les sources restent à découvrir et le détail de cette histoire à faire. Au début du XVII^e siècle, la châtelainie de Domnesche appartient à la famille des La Chapelle, seigneurs de La Roche-Giffart. Ceux-ci l'unissent au marquisat de Fougeray, lorsqu'ils obtiennent la création de celui-ci en 1643. Ce marquisat est démembré en 1748 et à ce moment Charles Loquet de Granville en même temps qu'il acquiert la forge de La Hunaudière, fait l'acquisition de la forêt. Sans doute la vend-il rapidement car en 1756, M. Fournier, intendant du prince de Condé fait dresser une carte du massif par le géomètre André ; c'est la plus ancienne qu'on connaisse⁵ (Figure 3). En 1776, le prince de Condé achète la forge de La Hunaudière et la forêt continue à l'évidence à fournir le haut-fourneau en charbon de bois. C'est sans doute aussi de cette époque que date l'organisation rationnelle et orthogonale des chemins de la forêt. Ceux-ci s'organisent en effet à partir d'un grand axe nommé la Grande-Ligne qui part de La Cibotière, à la lisière sud et forme une véritable avenue menant en ligne droite au site de La Hunaudière. L'arrêt du haut-fourneau de La Hunaudière au milieu du XIX^e siècle rend la forêt à une histoire plus discrète, celle du bois et de la chasse. Mais à l'été 1976, à l'occasion de la grande sécheresse, un grand incendie ravage le massif pendant des jours. D'importants travaux sont alors réalisés : la remise en eau de l'étang, la création d'une grande ligne coupe-feu nord-sud, l'arrachage des souches au bulldozer et la replantation de centaines d'hectares en résineux⁶.

Mais aucun inventaire complet résultant d'une enquête de terrain approfondie avec relevés, plans, cartes n'a jamais été proposé pour ce massif, comme pour bien d'autres d'ailleurs. Un halo de mystère entoure toujours la

5. Archives nationales, N III, Loire-Atlantique, 19. Nous remercions vivement M. J.-J. Couëtoux du Tertre qui nous a communiqué ce précieux document.

6. Cette rapide évocation utilise des données éparées puisées dans GUILLOTIN de CORSON, Amédée, La châtelainie de Domenesche, de l'abbé JOSNIN, La terre de Sion et ses seigneurs, de l'abbé, Sion (manuscrit sans date, vers milieu XIX^e siècle) et les Cahiers de l'Inventaire, Les Forges du pays de Châteaubriant. L'histoire des changements de propriété et de l'exploitation du massif pour les grandes forges reste à faire.

forêt, héritage de son ancien statut seigneurial, comme on l'a vu, mais aussi crainte irrationnelle devant un milieu fermé, inhabituel et réputé sauvage. Au milieu du ^{xix}^e siècle, L.-J.-M. Bizeul, le grand archéologue de Blain et des voies romaines, fut un précurseur et vrai chercheur de terrain, arpentant dans le détail des dizaines de kilomètres de voies anciennes conservées dans les champs, dans les landes, et relatant par le menu ce qui s'offrait encore à l'œil de ces chaussées anciennes. Mais curieusement, lorsqu'il étudie la voie de Blain vers Châteaubriant, alors qu'il donne des détails précis sur ce qu'il en voit sur Derval et Lusanger, il s'arrête à la lisière des massifs tels le bois d'Indre, et surtout de la forêt de Domnaiche. Pour cette dernière, il s'en sort par une sorte de pirouette, affirmant que son informateur, un paysan du cru, ne lui fut d'aucun secours, sinon pour lui raconter la légende de la « Chaussée de Jouyance ». Un peu comme si la forêt relevait avant tout de l'irrationnel. Dans le Dictionnaire d'Ogée, à l'article Lusanger ajouté par Marteville au milieu du ^{xix}^e siècle à partir des observations de Bizeul, on retrouve plus ou moins les mêmes informations sur la voie, et une description plus détaillée du château Domnèche. À la fin du ^{xix}^e siècle, le castelbriantais Charles Goudé, n'apporte pas de données plus précises sur le sujet, se contentant de compiler, modifiant parfois légèrement les écrits de son prédécesseur. De Joseph Chapron qui fut homme de terrain dans le pays de Châteaubriant et qui fournit au début du ^{xx}^e siècle un inventaire bien documenté, on aurait pu attendre des données plus précises. Dans son inventaire, il n'aborde pas le problème de la voie romaine en question et se contente pour la forêt de donner une description assez sommaire des ruines du château de Domnaiche. En revanche, ses brouillons contiennent des notes et des plans précis de ce château, probablement destinés à une publication⁷. Dans les mêmes années, Louis Davy, ingénieur des mines, prospecte la région allant de Segré à Nozay, à la recherche de minerais et d'indices d'exploitation ancienne. Il eut le grand mérite de donner un inventaire des amas de scories observées, en particulier dans les forêts, en y ajoutant nombre d'observations et de découvertes de mobilier faites à l'occasion des travaux de récupération. À quelle époque et par qui fut levé le mystérieux plan non signé du château de Domnaiche ? On ne le connaît que par une coupure de presse de 1986, donné comme appartenant au fonds de la bibliothèque de Châteaubriant. Malheureusement, il n'y est plus aujourd'hui. Par la suite, et comme ailleurs en Loire-Atlantique, la recherche archéologique s'endort pour près d'un siècle.

Il faut attendre 1988 et la publication de la Carte archéologique de la Gaule 44 par Michel Provost pour disposer d'un inventaire général du département relatif aux périodes protohistorique et antique. Cependant, cet ouvrage ne fait que synthétiser les données anciennes sans rien apporter de neuf. Aucune fouille archéologique véritable n'a été menée dans la forêt de Domnaiche. Mais, en 1990, eut quand même lieu une petite opéra-

7. CHAPRON, Joseph, Brouillons, Fonds Joseph Chapron, Musée municipal de Châteaubriant, p. 108 à 113. Documents communiqués par C. Bouvet que nous remercions.

tion de recherche sur le château, menée par Patrick Quignon, alors habitant de Sion, aidé de quelques jeunes. On en trouve trace dans la presse d'alors, ainsi que dans les dossiers du service régional de l'archéologie (SRA). Dans ces derniers, on peut lire que des recherches clandestines ou non avaient déjà été menées sur le château, que le directeur des Antiquités a appris par voie de presse l'opération de P. Quignon, et que ce dernier annonce l'envoi d'un rapport. Malheureusement celui-ci est absent du dossier Lusanger. Grand dommage, car au travers des photos et coupures de presse, on voit qu'un sondage de l'angle sud-ouest du château de pierre sur 12 m², et un autre de 4 m², sous le déversoir nord, ont livré du mobilier céramique et métallique. Censé être déposé au foyer rural de Sion, ce mobilier demeure introuvable; comme, la trace de M. Quignon a été perdue, cela nous prive de données matérielles précises sur ce qui constitue le site majeur de la forêt. Ajoutons aussi le levé vers la même époque d'un autre plan du château de Domnaiche, conservé à la mairie de Lusanger. Sans doute le doit-on à H. Maheux, alors présent à Lusanger et dont on sait les responsabilités au sein de l'Inventaire. Enfin, en 2008, nous avons reçu de M. Lefeuvre l'autorisation de procéder bénévolement à un inventaire archéologique de la forêt (Figure 4). Il fait l'objet de cette étude.

Les vestiges du mégalithisme – La Pierre de Hochu
(Figures 5, 6 et Photo 1)

classé MH, le 22 octobre 1928
site archéologique SRA, 44 086 4 AP
CL II : x = 305790 y = 2305637

Ce menhir est aujourd'hui surtout nommé Pierre de Hochu, mais aussi Pierre de la Bergère. Dans son enquête de 1983 conservée au SRA Nantes, H. Poulain ajoute qu'on le nomme aussi Pierre de Hossu ou de la Houssine. Selon lui, l'appellation Pierre de la Bergère proviendrait d'une confusion avec le menhir du même nom qui se trouve dans la lande du Tremblay en Sion-les-Mines. La même observation est d'ailleurs formulée au début du xx^e siècle par J. Chapron. Il est difficile de trancher, tant ces dénominations véhiculées oralement peuvent fluctuer, s'influencer et se chevaucher. Quelle en est l'origine linguistique ? La réponse se trouve simplement dans le contexte topographique, géologique et végétal; en effet, en ancien et moyen français, toutes les formes du mot « hochu » ainsi que ses parentes renvoient toujours au mot houx⁸, l'arbuste forestier inféodé aux secteurs

8. GODEFROY, Frédéric, Dictionnaire de l'ancienne langue françoise et de tous ses dialectes du ix^e au xv^e siècle, Paris, 1881, vol. 4, p. 515 : Houssière et Houssoi : taillis rempli de houx. Houssoi ou Hochu : touffu, velu, hérissé tel une queue de renard; Dictionnaire du Moyen Français (1330-1550), version 2009, site ATLIF de l'université de Nancy : Houssine = baguette de houx.

rocheux et en relief. C'est exactement la géologie, la topographie et la végétation qu'on rencontre sur le site du menhir de Hochu.

Celui-ci se dresse dans une excroissance située à l'ouest de la forêt et qui occupe un bombement nommé La butte des Moulins. La prospection dans ce secteur de forêt livre de nombreux talus et même un chemin fossilisé, vestiges d'un parcellaire agraire qui ne s'étendait cependant pas au sommet de la colline où se trouve le menhir ; sur le plan de 1756, la forêt n'englobe d'ailleurs pas ce secteur, s'arrêtant plus à l'est, limitée par des « pièces de terre ». Il s'agit donc d'une reconquête de la forêt depuis le XVIII^e siècle, à la faveur du relief, des rochers ou de la pauvreté des sols. Sur le sommet bien marqué de celle-ci, et disposés en une couronne elliptique de 20 m sur 15, se voient de nombreux blocs bien détachés, constitués de grès quartzeux très dur, de couleur bleu violacé, sillonné par de minces réseaux de quartz orthogonaux. Les plus gros, que l'on observe au centre, à l'ouest et au sud, atteignent 1,30 m de hauteur et près de 2 m de longueur. Ils pourraient passer pour des pierres dressées, mais seuls quelques-uns ont été déplacés et la majorité d'entre eux paraît liée au substrat. Enfin, il est probable que des blocs aient été extraits en cet endroit, ou aux environs, à des époques postérieures à l'érection du mégalithe. La remarque de J. Chapron qui signale des destructions de tels blocs à l'explosif, à la ferme toute proche de L'Ennerie, va dans ce sens.

Le menhir de Hochu se dresse à 20 m seulement à l'est du sommet de ce pointement rocheux. Il s'agit d'un bloc constitué du même grès quartzeux – et non pas de quartz comme on le dit parfois – que ceux décrits plus haut, et il fait peu de doute qu'il ait été extrait sur place. Ce matériau étant très résistant, le mégalithe présente sur la plupart de ses parois des surfaces anguleuses, vives et non érodées depuis son érection. Cependant le côté sud-ouest montre des formes plus douces qui peuvent correspondre à la partie originellement hors de terre, et donc érodée, avant l'érection. Au sol, il présente un plan ovoïde, mais irrégulier, en forme de gros poisson, avec un grand axe orienté nord-sud, de 2,60 m et un petit de 1,50 m. Sa plus grande hauteur au-dessus de l'humus est de 2,75 m. Nous en donnons des relevés en élévation sur deux faces et le plan au sol. D'autre part, on observe que plusieurs blocs nettement plus petits – le plus gros mesure cependant 2 m de longueur et 0,90 m de hauteur – forment une sorte de couronne autour du menhir, sur les deux tiers de sa périphérie, sans compter ceux qu'un décapage de l'humus permettrait de découvrir. Le tiers absent correspond au chemin aménagé très légèrement en contrebas, et cela autorise à penser que cette couronne a pu être complète. Sa régularité intrigue, mais sans qu'on puisse pour autant affirmer qu'elle soit de nature anthropique et donc liée à la mise en place du menhir. Nous en donnons aussi un relevé en plan et en élévation.

C'est là le seul mégalithe anciennement répertorié dans le massif. Cependant, le site de Briangault tout au nord du massif, mais en Sion-les-Mines, très comparable par sa topographie, offrait aussi aux Néolithiques

des ressources abondantes, sous la forme de gros blocs de quartzite dont les plus gros conservés atteignent plus de 2 m. L'aménagement du site aux ^{XI^e-XII^e} siècle pour un ermitage puis un prieuré pourrait avoir amené des destructions ; auxquelles a échappé le menhir conservé à La Brosse, à 500 m au nord.

Il faut cependant signaler dans la forêt un ensemble de grosses pierres visibles dans la parcelle en billons qui longe la lisière nord, à l'ouest de l'étang. C'est un groupe de blocs de quartzite veiné de blanc à l'exception d'un bloc de grès roussard. Le plus gros mesure 1,50 m. Aucun d'entre eux n'est en place, car ils se trouvent là dans une zone basse d'accumulation, et de plus dans un parcellaire anciennement cultivé. Aucun des blocs n'est dressé, mais cinq d'entre eux ont cependant la particularité de former un petit alignement. Ces pierres déplacées posent donc question.

Bien que situés hors du massif de Domnaiche, nous devons citer l'existence de nombreux mégalithes aux environs. Sur la commune de Lusanger, c'est d'abord l'alignement des onze blocs de La Grée à Galot, formés de la même roche que la Pierre de Hochu, mais aussi le menhir de la Pierre qu'une croix a christianisé, celui du Tertre-Gicquel épargné par le mégalithoclaste abbé Cotteux⁹, ou encore les deux blocs que Pitre de Lisle signale en 1880 à Couëtoux, non loin des restes de la chapelle. Vers le nord, nous ne citerons pas tous ceux de Sion-les-Mines, mais seulement, tout près de la forêt, celui de Briangault, au lieu de La Brosse. Ils démontrent que la Pierre de Hochu n'est pas un cas isolé, et que le mégalithisme néolithique n'est pas spécialement lié au milieu forestier.

Interprétation et datation

C'est sur la foi de fouilles et découvertes du ^{XIX^e} siècle, mais aussi de figurations sculptées (crosses, haches, attelages...) présentes sur certains

9. Voyant dans les mégalithes des « témoins d'un culte idolâtre », l'abbé Cotteux entreprit de les faire arracher pour les amener à Louisfert et en faire l'assise d'un grand « calvaire ». C'est donc à lui – ainsi qu'à quelques robustes paroissiens de Louisfert secondés par quelques bœufs – qu'on doit la destruction de très nombreux mégalithes, parmi lesquels le grand menhir du Tertre-Gicquel. Son arrachage échoua en 1872 ; il ne réussit que l'année suivante mais il fallut trois semaines, douze paires de bœufs et plusieurs accidents de charroi pour l'acheminer jusqu'à Louisfert, à 12 km de là, BOUREAU, Georges, Le calvaire de Louisfert, Nantes, 1947, p. 4-5. Pitre de Lisle qui réalise son inventaire quelques années plus tard passe vite sur ce cas qu'on qualifierait aujourd'hui de pathologique, évoquant rapidement « la persécution qui sévit en ce pays contre les Débris d'un culte sanguinaire », allusion ironique à l'inscription menaçante gravée dans le marbre et en lettres d'or par l'abbé Cotteux, à l'entrée de son calvaire, LISLE du DRENEUC, Pitre de, « Dictionnaire archéologique de la Loire-Inférieure (époques primitive, celtique, gauloise et gallo-romaine) », Bulletin de la société archéologique de Nantes et de Loire-Inférieure, 19, 1880, p. 121. En revanche, on ne peut que s'étonner d'une note de Léon Maître qui parle de « l'abbé Cotteux, dont le dévouement à la science et l'érudition sont connus dans tout le pays de Châteaubriant », MAÎTRE, Léon, Géographie historique et descriptive de la Loire-Inférieure, les villes disparues des Namnètes, Nantes, Grimaud, 1893, t. I, p. 283, note 1) passant sciemment sous silence les graves destructions de mégalithes perpétrées par le prêtre.

d'entre eux, qu'on date les menhirs du Néolithique. Mais on ne fouille plus aujourd'hui au pied de ces monuments et aucune recherche de ce type connue n'a été faite autour de celui de Hochu. Leur signification a donné lieu à bien des hypothèses ; aujourd'hui on admet qu'ils peuvent avoir eu deux grands types de fonctions : d'abord marqueurs du paysage, repères, bornes, jalons d'un itinéraire, moyens de mesurer le temps grâce au déplacement de leur ombre ; et puis sans doute aussi manifestation de diverses croyances symboliques ou religieuses, parmi lesquelles on a souvent cité les cultes phalliques ou de la fécondité¹⁰. Mais si l'on en juge par les nombreux ensembles mégalithiques de Lusanger et Sion, et par les nombreuses destructions, le menhir de Hochu qui paraît aujourd'hui isolé, peut avoir appartenu à un ensemble mégalithique complexe, ce qui lui conférerait une toute autre signification.

Une enceinte terroyée ancienne (Figure 7)

Structure inédite

CL II – au centre : $x = 307530$ $y = 2305783$

Cette structure totalement inédite se trouve à quelques dizaines de mètres au sud de l'actuel étang de Domnaiche, et au contact presque immédiat des basses-cours du château qui sera décrit plus loin.

Il s'agit d'une enceinte délimitée par un talus de terre et son fossé externe, le premier ayant été constitué à l'aide des terres extraites lors du creusement du second. L'amplitude entre le fond du fossé et le sommet du talus est faible et ne dépasse pas en moyenne 0,40 m à 0,50 m. Elle est un peu plus importante dans les angles car, comme le talus est interne, dans ces angles, à une longueur donnée de talus correspond une plus grande longueur d'extraction de terre et donc un plus grand volume. Ce relief est d'autant moins marqué que la largeur de l'ensemble fossé-talus atteint 5 m. Ces formes très douces et à peine perceptibles indiquent que le talus a connu une certaine érosion et que son fossé a reçu un comblement d'humus, ce malgré la quasi absence d'érosion sous le couvert forestier. Ces observations constituent un important indice d'ancienneté. L'enceinte affecte une forme quadrilatérale, mais avec des côtés inégaux : 85 m au nord, 105 m à l'est, 65 m au sud et 97 m à l'ouest. De plus, on note que le côté est n'est pas exactement rectiligne, mais constitué de deux segments qui divergent d'environ 10°. La superficie totale atteint environ 8 000 m². On n'observe aucune interruption de son talus, hormis celles qu'a produites le chemin forestier d'accès à l'étang qui la coupe en diagonale. Il est donc possible que cette entrée se trouvait au milieu du côté

10. GIOT, Pierre-Roland, L'HELGOUA'CH, Jean, MONNIER, Jean-Laurent, Préhistoire de la Bretagne, Rennes, Ouest-France université, 1979, p. 383-432.

sud, et ait été détruite par la création du chemin à l'époque moderne. Ni à l'intérieur, ni autour, aucun microrelief particulier, aucun amas de scorie n'a été observé.

Il est intéressant de noter que sur la même commune de Lusanger, en un peu plus d'un siècle, ce sont trois modes de découverte et de conservation différents qui ont permis d'observer de tels enclos anciens. Le plus récent est celui qui précède, réalisé en prospection pedestre, à la faveur du milieu fossilisateur et très protecteur qu'est la forêt : hors de celle-ci, il est certain que de si discrets talus et fossés auraient été nivelés depuis des siècles. Un deuxième cas est fourni par deux « camps » décrits par P. de Lisle, l'un, au lieu-dit Le Verger (à quelques dizaines de mètres au nord du nouveau bourg), entamé au nord 40 ans plus tôt par la création d'un chemin, et l'autre, plus étendu, à 200 m du Vieux-Lusanger¹¹. L. Maître donne un plan du premier¹². Tous deux se trouvaient en milieu ouvert. Mais l'importance de leurs fossés, ainsi qu'une moindre pression agraire, expliquent qu'en 1880, ils n'avaient pas encore été arasés et qu'ils étaient encore en élévation. Enfin, c'est par le moyen de la prospection aérienne qu'en 1989, G. Leroux a découvert deux enclos, l'un petit et carré d'environ 30 m de côté, et l'autre plus grand de 80 m x 30 m, avec antenne, interprété comme un habitat, au nord de la commune, près de La Daudinière¹³. Dans ce cas, les fossés et talus ont depuis longtemps été nivelés par des agriculteurs, ils sont invisibles au sol, et seule la photographie aérienne, sur les bonnes cultures et à la bonne saison, permet de les visualiser.

Interprétation et datation

Des enceintes semblables présentant ces formes quadrilatérales irrégulières sont bien connues grâce à la prospection dans certaines autres forêts (La Guerche, par exemple), et à des centaines d'exemplaires en prospection aérienne ainsi qu'en fouille hors des forêts. Pour celles qui ont été inventoriées en forêt, à la suite de l'allemand Schwartz, on a voulu y voir de mystérieuses « viereckschanzen », enceintes quadrilatérales à fonctions cultuelles. Ce n'était qu'une hypothèse insuffisamment fondée. Depuis 30 ans, beaucoup ont été fouillées : quelques unes en forêt (forêt de La Guerche), un grand nombre en milieu agraire, soit à la suite de diagnostics archéologiques, soit à la suite de prospections aériennes. Les résultats sont presque toujours les mêmes : la très grande majorité de ces enclos/enceintes remonte au deuxième Âge du fer, certains à l'Antiquité et un plus faible pourcentage au haut Moyen Âge. La plupart servaient à enclore et protéger des habitats, quelques uns à parquer du bétail, les plus petits à

11. LISLE du DRENEUC, Pitre de, « Dictionnaire archéologique... », p. 31.

12. MAÎTRE, Léon, Géographie historique..., planche hors-texte.

13. Dossiers communaux du SRA Nantes, commune de Lusanger, sites 44 086 002 et 44 086 003, prospection Gilles Leroux, 1989.

délimiter des nécropoles¹⁴. En raison de ses dimensions, l'enceinte de la forêt peut être interprétée comme une délimitation d'habitat.

Une voie antique et ses mentions médiévales

Ensemble non classé MH, non inscrit ISMH non répertorié au SRA

CL II – lisière sud-ouest : $x = 306840$ $y = 2304968$

lisière nord-est : $x = 309479$ $y = 2306163$

Mentions et descriptions anciennes de la voie et du paysage (Figure 8)

L'examen approfondi des textes du Moyen Âge central pour tout l'est de la Bretagne, pour le Bas-Maine et pour l'Anjou, nous a permis d'identifier quelques rares exemples de chemins désignés au XII^e siècle comme « antiqua via » ou « calciata ». C'est le cas ici dans l'acte LVIII du cartulaire de La Roë, une pancarte qui rassemble diverses donations relatives au Breil-Ingaut (aujourd'hui en Sion-les-Mines) faites entre 1116 et 1138 (extrait de la charte donné en annexe). Le détenteur de ces terres donne alors à Dieu et à La Roë un ermite nommé Gorin et le lieu où il vit, nommé le Breil (Ingaut). La donation est alors confirmée et amplifiée par les seigneurs supérieurs, Geoffroy de Sion et ses frères Aufroy et Guillaume ; tous trois accordent au prieuré le droit de prendre le bois de construction et de chauffage, ainsi que le panage pour les porcs et le pâturage pour les animaux domestiques des moines, dans leur forêt de « Domenescha » (Domnaiche). Ils y ajoutent une part de leur terre commune depuis la voie de « Boeria » jusqu'aux bornes du château et de l'autre côté de la même voie, une lande à faucher jusqu'à la « foresta » et jusqu'à la « calciata » (chaussée). Puis quatre chevaliers possessionnés dans le secteur augmentent cette donation en accordant une part de leurs biens, depuis la voie des « muri Gauterii » jusqu'à la « calciata », d'une part, et depuis « ruperium » jusqu'à « Lupum pendu ».

D'une précision assez rare pour l'époque, tous ces détails de lieux, de paysage et de chaussée, méritent une confrontation avec les réalités actuelles du terrain et de la carte IGN.

Les bornes du château – « metas castelli » – nous ont longtemps semblé impossibles à identifier. Mais il sera montré au chapitre des chemins et talus anciens qu'il s'agit du talus limite entre la forêt de Domnaiche et

14. De très nombreuses publications récentes portent sur la fouille de sites de ce type. Une synthèse a été réalisée pour la Bretagne il y a 10 ans, sur des bases qui se sont depuis beaucoup étoffées. On y évaluait alors à 74 % le total des enclos créés entre le IV^e et le I^{er} siècle av. J.-C., 21 % aux I^{er} et II^e siècles apr. J.-C. et 5 % pendant le haut Moyen Âge ; au vu des fouilles récentes le pourcentage de cette dernière période doit être réévalué, LEROUX, Gilles, GAUTIER, Maurice, MEURET, Jean-Claude et NAAS, Patrick, Enclos gaulois et gallo-romains en Armorique, Documents archéologiques de l'Ouest, 1999, p. 47.

le bois de Quimper et des bornes de pierre qu'on y avait posé. Le lieu de Boeria trouve sa traduction directe dans le lieu-dit La Boeufferie en Saint-Vincent-des-Landes. La « foresta » et la « calciata » posent eux un problème dans la mesure où ils peuvent aussi bien être des noms propres que des noms communs : d'une part, parce que le scribe les a écrits avec des minuscules mais on sait qu'au XII^e siècle et même des siècles plus tard, il n'y a pas de règle constante en ce domaine ; d'autre part, parce qu'à cette époque, la chaussée – nom commun au sens de voie antique – était à la fois un élément marquant du paysage au sud-ouest de la forêt, et au nord-est, mais aussi un nom propre « la Chaussée » en train de se créer ; de même, on observe qu'aujourd'hui encore existe un lieu-dit la Forêt – nom propre – près de La Boeufferie, mais à 500 m seulement au sud de la forêt de Domnaiche – nom commun. En ce XII^e siècle débutant, on se trouve bien en plein dans la période de genèse de l'onomastique qui voit peu à peu des noms communs, à sens générique, devenir des noms propres, désignant des lieux ou des personnes particuliers. Le même problème se pose pour localiser les donations des chevaliers : la chaussée est bien la même, soit nom commun, soit lieu-dit ; les murs de Gautier ne se voient plus dans la toponymie à moins de hasarder Les Gaubretières comme très lointain avatar ; Loup-Pendu non plus, mais en lisière sud de la forêt existe un lieu nommé Chante-Loup ; enfin « ruperium », terme absent du latin médiéval, ne peut qu'avoir été fabriqué par le scribe du XII^e siècle pour latiniser un nom commun à valeur descriptive proche de « pierreux ». À l'évidence, c'est la traduction latine du lieu-dit « Le Perray », près de La Boeufferie.

Au total, et malgré la difficulté à traduire et identifier les lieux, il est possible de localiser assez précisément l'ensemble des donations faites au prieuré. Le lieu de Briangault, c'est-à-dire son domaine proche devait s'étendre sur 1 km, le long de la lisière nord-est de la forêt, jusqu'à la chaussée ancienne qui sera étudiée plus loin – la calciata – à sa sortie au nord-est du massif. À partir de là commencent les autres donations de terres. Elles forment une large bande le long de la lisière nord-est, vont jusqu'à la corne sud-est du bois de Quimper, et longent aussi la lisière sud au moins jusqu'au Perray. Le souvenir de cette donation subsiste dans l'appellation « landes de Briangord » (mauvaise graphie de Briangaud) qui, sur le cadastre de 1844 de Saint-Vincent-des-Landes (feuille A1), désigne un confront en Saint-Aubin, précisément dans cette bande large de 500 m. La donation se développe sur près de 3 km et peut-être évaluée autour de 150 ha. Le texte de la donation parle de lande et de terres communes. Il semble bien que ce dernier terme du XII^e siècle avait le même sens de « communs » ou « communaux » qu'on lui connaît jusqu'à la Révolution et même après. Ils désignaient alors des terres de pacage hors-forêt, souvent des landes, laissées à l'usage des collectivités paysannes. On aurait donc ici un accaparement de terres communes par de petits seigneurs, fait au profit d'un établissement religieux, et au détriment des collectivités paysannes. On pense un peu aux afféagements du XVIII^e siècle, qui avaient la même conséquence,

tout en ayant cependant des raisons bien différentes. Hors de la donation à La Roë, en lisière sud et sud-ouest, le cadastre napoléonien montre la même omniprésence des landes dans les secteurs de Bourru, du Perray¹⁵ et de Coëtoux¹⁶, et jusqu'au Tertre-Gicquel. Le plan de 1756, les cadastres et la tradition désignent cette large bande comme « landes de Couëtoux ». Comme pour les landes données au prieuré du Breil-Ingault, celles-ci furent certainement données au prieuré de Couëtoux au cours du Moyen Âge. Plus haut dans le temps, on peut supposer qu'elles avaient été le fruit de défrichements sur un massif de Domnaiche beaucoup plus étendu et qui ne faisait qu'un avec le bois de Bourru, actuellement détaché au sud.

Cette voie est à nouveau mentionnée au XIII^e siècle : en 1248, Aufroy de Sion, détenteur de l'hébergement de Domnesche (*herbergamentum* de Damnesche) fait don à Marmoutier et à son prieuré de Béré de tout son fief et hébergement d'Herbert Marie (*totum feodum herbergamenti Herbert Marie*) ; il y ajoute une terre au-delà du dit fief, délimitée par un grand chêne jusqu'à la voie publique (*publicam stratam*) nommée Rubei Gerruei¹⁷. Nous pensons que ce fief et cet hébergement d'Herbert Marie se perpétuent aujourd'hui dans le lieu-dit Le Breil-Herbert, en Saint-Aubin-des-Châteaux, à l'est de la commune. Il est même probable que dans ce cas, Herbert soit une contraction du terme *herbergamentum* (= hébergement) employé dans le texte. Rubei peut évoquer le lieu de Rougé¹⁸, mais Guerruei demeure mystérieux. On ne peut donc dire si cette publica strata passait au nord du Breil-Herbert ou au sud ; dans le premier cas, elle se serait dirigée vers Rougé à 7,5 km, hypothèse de Goudé, dans le second, elle se rendrait plutôt vers Châteaubriant et Béré à 5 km, thèse de Bizeul. Quoi qu'il en soit de sa destination, si c'est bien celle-ci que désigne Rubei Guerruei, il s'agit d'une « voie publique », terme exact en cours dix siècles plus tôt, à l'époque de l'Empire romain, pour désigner les axes majeurs du réseau viaire. Et elle se place dans le prolongement de la voie bien identifiée à la sortie de la forêt de Domnaiche en Saint Aubin, jusqu'à La Chapelle.

15. Arch. dép. Loire-Atlantique, 3 P 198/2, cadastre et état de sections de Saint-Vincent-des-Landes de 1847, section A.

16. Le cadastre de Lusanger a été établi en 1844. Les Archives dép. Loire-Atlantique ne possèdent malheureusement pas son état de sections, pas plus que la mairie de Lusanger. Mais sur le plan, tout le secteur au nord de Couëtoux, jusqu'au Tertre-Gicquel et jusqu'à la forêt de Domnaiche est nommé Landes de Couëtoux.

17. Arch. dép. Loire-Atlantique, H 113/10 n° 26 : « Aufredus de Syun .../... capellanie mee posite et statute iuxta herbergamentum meum de Damenesche in feodo meo quod dicitur Herbert Marie dedi in perpetuam elemosinam et concessi totum feodum herbergamenti Herbert Marie cum pertinenciis suis et terram totam ultra dictam feodum limitatam a magna quercu usque ad magnam quercum et a quercibus dictis usque ad publicam stratam rubei gerruei cum omni possessione et iure quod ibi habebam et possidendam... »

18. Sur le chemin rectiligne un peu au sud du Breil-Herbert et qui se dirige vers Béré, existe aujourd'hui le lieu-dit « La Maison rouge ». Mais sur le cadastre de Saint-Aubin en 1821, il se nomme « la Maison neuve » et au bord de la route se dresse la « Croix Bonnier ». Il n'y a donc pas lieu de rapprocher cette actuelle « Maison rouge » de rubei guerruei.

Dans les trois cas, le bombement rectiligne de cette voie ancienne constituait un élément si marquant et si pérenne dans le paysage, qu'au ^{xii}^e siècle et au ^{xiii}^e siècle, on l'utilisait dans les écrits et à des fins juridiques, pour marquer les limites de propriétés.

C'est la carte de la forêt dressée en 1756 pour le prince de Condé qui en fournit la première mention moderne. En effet son tracé y est bien porté en diagonale de la forêt et désigné comme « chemin Ferré qu'on croit avoir [été] fait par les Romains ». Le mot ferré ne doit pas tromper. Il ne signifie pas qu'on ait par exemple utilisé des scories de bas-fourneaux pour en constituer l'assise : dans les dictionnaires du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e de l'Académie française, il désigne « un chemin dont le fonds est ferme et pierreux et où on ne s'enfoncé point ». C'est donc une métaphore qui évoque la qualité d'une structure viaire et elle est parfaitement adaptée à cette voie romaine.

Il faut attendre 1832 pour trouver une autre mention de la voie, portée cette fois sur un cadastre napoléonien. En effet, celui de Saint-Aubin-les-Châteaux, commune limitrophe de la forêt au nord-est, présente dans l'exact prolongement de la voie conservée en forêt, et dans la même direction, est/nord-est, un chemin rectiligne de plus de 500 m de longueur (J 413) nommément désigné sur le plan comme « voie romaine ». C'est là un fait rarissime pour le cadastre, document à destination essentiellement fiscale. Dans le même axe, 500 m plus à l'est, cinq parcelles se nomment La Chaussée (J 836-837-838-843-844). C'est cette calciata qui sert à délimiter la donation du ^{xii}^e siècle. Mais à partir de là, le tracé n'est plus perceptible, et se perd en direction du nord, soit vers Châteaubriant, selon les conjectures de Bizeul, soit vers Rougé, selon celles de Goudé.

À partir du milieu du ^{xix}^e siècle, la voie apparaît alors sous le nom de chaussée de Jouyance. Bizeul rapporte en effet la légende d'une princesse, grande voyageuse et constructrice de voies, qui, soudainement frappée par la vue d'un oiseau mort, prit conscience de l'instabilité humaine et cessa aussitôt tout voyage et toute création de chemins. Dépassant le simple récit rapporté par un paysan, Bizeul fait le rapprochement avec d'autres légendes de ce type concernant les voies romaines. Il observe en particulier que toutes mettent en scène divers grands personnages du passé ou de la légende – toujours des femmes comme Ahès, Rohanne, auxquelles on peut ajouter Brunehaut ou la duchesse Anne... – et que toutes semblent calquées sur le canevas contenu dans un texte du ^{xiii}^e siècle, la Chanson d'Aquin. Mais comme le remarque un peu plus tard Pitre de Lisle, on peut aussi observer que cette légende explique le fait qu'à l'est de la forêt, le tracé de la voie – si bien décrit depuis Derval – se perd et disparaît dans la direction de Châteaubriant.

Bizeul identifie cette chaussée à une voie romaine partant de Blain et se dirigeant vers Châteaubriant. Il en donne de bonnes descriptions sur Derval, près du Claray, et sur Lusanger, au Perray, à La Chaussée, puis au Tertre-Gicquel, et enfin dans une lande – les landes de Coëtoux sur le cadastre de 1844 – avant son entrée dans la corne sud-ouest de la forêt.

Nous avons parcouru tous ces lieux où il a vu de ses yeux le bombement si caractéristique des voies antiques. Et nous avons constaté qu'il n'en subsiste rien de visible, ni au sol, ni sur les vues satellitaires de Géoportail. Cela en raison du défrichement des landes dès le ^{xix}^e siècle, de l'utilisation de puissants engins agricoles au ^{xx}^e siècle, et enfin d'un très sévère remembrement de la fin du ^{xx}^e siècle qui a totalement détruit l'ancien parcellaire, à l'exception de quelques bois isolés.

Mais, Bizeul ne fournit aucun détail sur le passage de la voie dans le massif de Domnaiche. Son travail fut ensuite cité voire transformé plusieurs fois par C. Goudé, L. Maître, J. Chapron... et parfois augmenté d'hypothèses, mais sans aucune observation de terrain nouvelle. Ainsi, L. Maître affirme que cette chaussée a été construite par les empereurs romains pour assurer un débouché aux mines et aux forges de la région, ajoutant même que le tout proche château de « Domenèche » a pris la suite « d'une fortification toute faite », c'est-à-dire romaine, et que vivait là « une population ouvrière¹⁹ ». On retrouve là son très cher modèle des « ateliers fortifiés antiques », explication trop simple et univoque qu'il appliquait assez systématiquement aux enclos et enceintes.

La voie dans la forêt

Or, c'est dans la forêt seulement que la chaussée s'est conservée. Là, on peut la suivre sur 90 % de la traversée – ce que nous avons fait pas à pas sur tout son tracé – sous la forme d'un bombement bien marqué, visible en prospection pédestre dans le sous-bois, ainsi que sur les photographies satellitaires, mais de façon beaucoup moins nette. Elle suit un tracé parfaitement rectiligne qui traverse le massif d'ouest/sud-ouest à est/nord-est, depuis la D 775 jusqu'au chemin vicinal qui va du Champ-Étienne à Briangault, soit sur un parcours de 2,375 km. Ajoutons que cette prospection pédestre a été menée comme il se doit avant la reprise de la végétation, en mars-avril 2010, période où les fougères-aigles, omniprésentes sous les pins, sont fanées et à terre, et où la visibilité en sous-bois est meilleure.

Pour dépasser la trop simple évocation d'une voie traversant la forêt, et laisser une trace utile, il a paru bon d'en donner une description détaillée, même si la lecture peut en sembler fastidieuse. Elle nous mènera pas à pas, tronçon par tronçon, de la lisière sud-ouest à la lisière nord-est : chaque tronçon est désigné par deux lettres qui correspondent soit à une lisière, soit à une intersection de son tracé avec une ligne forestière (Figure 2) :

– AB : de son entrée dans le massif à partir de la D 775, jusqu'à la première petite ligne forestière, soit sur 125 m, elle n'est pas visible. Le fait est peut-être à mettre en relation avec des travaux de nivellement qui auraient précédé la plantation de l'actuelle pinède. Cependant, la plus grande partie

19. MAÎTRE, Léon, *Géographie historique...*, p. 283.

du reste de la voie est aussi occupée par des plantations de pins maritimes du ^{xx}e siècle, ce qui ne l'a nulle part fait complètement disparaître.

– BC : sur 250 m, malgré un sous-bois densément occupé par des fougères, le bombement est très visible, large de 6 m environ et haut de 0,50 m à 0,75 m. En un endroit, il est entamé à moitié par une carrière polylobée, longue de 30 m et aujourd'hui en eau. Ce creusement est donc postérieur à l'utilisation de la chaussée et sans doute même relativement peu ancien. En effet, la parcelle n° 18 où se trouve ce tronçon se nomme la carrière Guibourg, peut-être l'exploitant de cette carrière il y a quelques siècles. À la surface de la chaussée, ici et là, au gré des perturbations liées aux châblis, abattages ou travaux de débardage, se voient des blocs de grès clair local arrachés à l'assise. Les contre-fossés ne sont pas conservés, trop ténus pour avoir survécu aux labours de plantation.

– CD : ce tronçon mesure 375 m et se trouve là aussi sous une pinède où le sol est densément couvert de fougères, ce qui masque les microreliefs. Cependant, le bombement est bien visible dès le point C, dans la coupe des fossés de la ligne. Vers le nord-est, on le suit très bien sur 200 m. Il atteint parfois 1 m de hauteur, et mesure toujours 6 m à 6,50 m de largeur. Là encore, diverses perturbations forestières expliquent la présence en surface de quelques blocs du même grès arrachés au fondement. Mais au bout de 200 m, la voie disparaît sur 100 m, dans un secteur où se voient de larges ados séparés par des sillons ; on pense là encore à des travaux préalables à l'enrésinement. Enfin, elle redevient très nette et bien bombée sur 100 m avant le point D, d'autant plus visible que là, à l'époque moderne, on a accentué ses fossés en y creusant d'étroites tranchées de drainage.

– DE : les deux points sont distants de 500 m. Le point de départ D, est, de toute la traversée de la forêt, celui où la voie est la mieux conservée. Elle passe en effet en cet endroit sous une futaie de feuillus épargnée par l'incendie et le sous-bois y est bien dégagé. C'est même pratiquement le seul point où les contre-fossés se voient de manière indiscutable, espacés de 23 m. Deux profils y ont été levés. 50 m après le point D, elle s'estombe un peu au franchissement d'un petit thalweg où coule un petit fossé. En remontant le plateau, elle redevient ensuite bien visible, toujours large de 6,50 m environ, et haute de 0,50 m à 0,70 m. Et même à 150 m après le petit fossé, on discerne les restes de ses fossés latéraux. Un profil est levé en cet endroit. Puis, sur les 100 derniers mètres, à hauteur du ferrier et des minières de La Grande-Ligne qui seront décrits plus loin, elle disparaît dans une parcelle récemment enrésinée où sur le sol aplani, on ne voit rien d'autre que des jeunes pins de 2-3 m, des ronces, des bruyères et des fougères.

– EF : en E, elle part exactement à l'angle de la ligne du Renard et de La Grande-Ligne dont elle forme la bissectrice. Le recreusement tout récent du fossé de cet angle permet d'observer une coupe fraîche mais perturbée de la chaussée (Photo 2) ; on y lit d'abord le paléosol, puis un blocage lâche fait de blocs de grès clair – le même que partout ailleurs sur la voie – de 10 à 20 cm de dimension, enrobé dans une matrice d'argile, le tout recouvert d'une mince couche d'humus. Là comme ailleurs, il s'agit d'une structure

simple constituée d'une assise de blocs de grès sur laquelle est rejetée la terre des fossés bordiers. On est bien loin de la voie dallée comme la Via Appia à Rome ; cliché trop souvent ressassé, et qui n'a guère de réalité en Gaule du nord, hors des villes ou de certains franchissements. De là, elle se poursuit toujours dans la même exacte direction, parfois bien visible quelquefois moins, mais dans ce cas, les blocs de grès arrachés par les travaux forestiers récents à son assise permettent de la suivre sans difficulté jusqu'en F, sur tout ce tronçon de 400 m. Sa hauteur varie entre 0,30 m et 0,80 m, tandis que sa largeur se maintient toujours entre 6 m et 6,50 m. En revanche, les travaux d'enrésinement, ainsi que l'épaisse couche de fougères sèches, empêchent de voir si les contre-fossés sont conservés ou non.

– FG et GH : sur ces 300 m, on entre dans des coupes où les travaux de dessouchage, puis de préparation des plantations qui ont suivi le grand incendie de 1976, ont été menés avec le plus de sévérité. Tout y a été nivelé à l'engin pour réaliser des ados séparés par des petits fossés de drainage espacés d'environ 3 m. Et sur ces sortes de billons ont été plantés les pins maritimes. La chaussée est ainsi régulièrement lacérée à 45° par ces travaux. Cependant, son bombement général se devine toujours, souligné dans les tranchées par les arrachages des blocs de grès de son substrat. Il est impossible de voir d'éventuels contre-fossés.

– HI et IJ : ce tronçon de 450 m est celui qui a été le plus perturbé par les gros travaux décrits ci-dessus. Spécialement en HI où sur 350 m, la progression et la vision sont rendus difficiles par les ados et surtout les andins hauts de 2 m, vestiges des souches et détritiques accumulés au bulldozer après l'incendie, au milieu de larges coulées non plantées. Il faut un œil exercé et une bonne connaissance de l'axe général de la voie pour raccorder par l'esprit les vestiges en pointillés de la chaussée. Dans ce secteur, elle ne dépasse pas 0,30 m de hauteur.

– JK : là encore elle traverse une parcelle fortement restructurée après l'incendie de sorte que dans la moitié sud du tronçon elle ne se voit pratiquement plus, si ce n'est au point J, en profil, dans la coupe du fossé de ligne. Dans la seconde moitié, au nord, malgré les ados de plantation et les gros andins de dessouchage, on peut la lire en pointillés, soit sous la forme de son bombement, soit grâce à la présence de nombreux blocs de grès de l'assise, lorsqu'elle a été détruite.

– KL : on entre là dans une futaie de feuillus épargnée par l'incendie. Dans son sous-bois très aéré, la chaussée se voit parfaitement sur les 150 m du tronçon, surélevée d'environ 0,50 m. De plus, sur une dizaine de mètres à partir du point K, les blocs de grès sont spécialement abondants en surface, peut-être en raison d'affouillements de sangliers. En revanche, malgré un examen très attentif, nous n'avons pas vu trace des contre-fossés. Un profil a été levé en cet endroit.

– LM : ce dernier tronçon de 300 m traverse d'abord une parcelle récemment enrésinée rendue impénétrable par les ronciers, les épines, et divers arbustes. Ce qui fait que nous n'avons pas pu la prospecter, mais il semble qu'au départ, au point L, le bombement soit toujours visible. La deuxième

moitié n'existe plus, à sa place se trouve le début de la grande ligne coupe-feu créée en 1976.

Là se termine la traversée de la forêt. Au-delà, elle se prolonge toujours exactement dans le même axe sous la forme d'un chemin parfaitement rectiligne de 600 m, dont la plus grande part est désignée comme voie romaine, sur le cadastre napoléonien de Saint-Aubin-les-Châteaux.

Les profils (figure 9)

– n° 1 (entre B et C) : il fait très nettement apparaître le bombement de la chaussée elle-même, large de 6,50 m, ainsi que ses fossés bordiers au creusement très doux. La différence de niveau atteint 0,50 m. Mais au-delà, et comme presque partout ailleurs dans le massif, les travaux d'enrésinement perturbent la lecture des aménagements latéraux : les deux petits talus externes, s'ils étaient conservés avant 1976, sont devenus illisibles en raison de la création d'ados et de fossés, ces derniers profonds 0,30 m à 0,40 m, et avec des flancs très redressés.

– n° 2 (au point D. CL II : $x = 600644$ $y = 2429167$) : c'est le plus significatif de tous. Il a été levé près du petit étang à 10 m au nord du point où elle coupe La Ligne-Neuve. En cet endroit, s'observe le bombement central de 6,50 m de largeur bordé de chaque côté, d'abord par des fossés latéraux très doux, puis un peu plus loin par deux petits talus eux aussi très amortis. En cet endroit, la largeur de l'ensemble atteint 23 m. Le dénivelé entre le sommet de la chaussée et le fond de ses fossés bordiers atteint 0,75 m, tandis que les petits talus latéraux ne dépassent pas 0,25 m de hauteur. En 2008, la reprise récente de la bordure de la ligne forestière à l'aide d'engins de terrassement fournissait une coupe grossière de la chaussée ; on pouvait y observer un blocage de moellons de grès (jusqu'à 30 cm de longueur) qui constituait l'assise de la bande de roulement.

– n° 3 : 15 m plus loin au nord, ce profil se transforme : il conserve la même emprise en largeur, mais en épousant la pente naturelle et en s'amortissant, puisque le dénivelé bombement/fossés latéraux se réduit à 0,50 m ; enfin, 10 m plus loin au Nord, bien qu'elle entre dans une légère dépression, et bien qu'on ne discerne aucune trace de travaux anciens ou récents – par exemple, pour un enrésinement, la chaussée disparaît.

– n° 4 (entre K et L) : un dernier profil a été levé dans cette partie épargnée par l'incendie et les travaux consécutifs. La bande centrale de la chaussée apparaît nettement, présentant toujours la même largeur de 6 m à 6,50 m, et ici avec un dénivelé de 0,60 m. Ses deux fossés latéraux sont bien visibles, surtout côté nord-ouest, moins de l'autre côté, en raison de la pente générale du relief en cet endroit. Il a été dit précédemment que les talus externes ne se voient pas en cet endroit.

Interprétation et datation

Sur des structures enfouies et non documentées par l'écrit, et en l'absence de fouille, toute datation relève de l'hypothèse. Mais il est des cas comme celui-ci où l'on peut s'avancer sans trop de risque. Le profil constant de la chaussée, toujours en élévation, sa largeur intangible, ses contre-fossés, sa structure empierrée, sa rectilinéarité quasi absolue, sont autant de critères qu'on ne connaît qu'aux voies antiques. Qui plus est aux *viae publicae*, les plus importantes d'entre elles. D'avion, elles présentent souvent ces petits talus-fossés extérieurs, parfois visibles dans le cas de la forêt de Domnaiche, et qui avaient une fonction juridique et foncière, celle de délimiter l'espace public de la voie²⁰. De plus, on dispose ici d'un terminus ante quem précieux avec des mentions qui montrent qu'elle existait avant le ^{xii}^e siècle. D'autre part, les comparaisons ne manquent pas avec des chaussées identiques observées en milieu forestier : dans la forêt de Teillay d'abord, plus au nord, dans celle de La Guerche où la voie Juliomagus-Condate est bien conservée sur 1,7 km, tout comme elle l'est dans le bois de Rihain entre Moulins et Visseiche. Entre ces deux points, elle a été fouillée au franchissement de la Seiche en 1995. Le CERAPAR en a sondé une fossilisée en forêt de Rennes, recueillant quelques éléments antiques. Au sud, une probable voie de Blain vers Angers existait et présente encore quelques restes près de Melleray, puis traverse la forêt d'An-cenis et se voit encore un peu à La Croix-Jouef au Grand-Auverné, au sol et surtout d'avion. Et puis, la photographie aérienne a permis d'en étudier sur de longs tracés où elles se présentent de manière semblable, l'exemple le plus remarquablement documenté étant celui de la voie Angers-Rennes sur laquelle travaille G. Leroux.

Si son attribution aux premiers siècles de l'époque gallo-romaine ne fait guère de doute, un problème demeure cependant, celui de ses aboutissements. Venait-elle de Conquereuil comme l'écrit L. Maître ? Ce serait à démontrer. Ou plus précisément de Blain comme l'affirmait Bizeul avec de plus solides arguments ? Cela paraît très probable. Vers l'est, se dirigeait-elle « vers » Châteaubriant, comme l'avancait encore Bizeul ? Ou vers Rougé comme l'écrit C. Goudé ? Rien ne le prouve de manière décisive. Nous proposerons une autre hypothèse qui a l'intérêt d'intégrer cette voie au sein du réseau de voies antiques connu : si on la prolonge exactement dans la même direction est/nord-est, elle croise ou – ce qui est plus probable – se raccorde à la grande voie est-ouest Angers-Carhaix, à 12 km de la forêt de Domnaiche, presque exactement au Grand-Rigné, lieu pour lequel on dispose, fin ^{xiii}^e siècle, de la très rare mention de l'« antiqua via de Roge ». Dans ce cas, plutôt que lire la chaussée de Joyance à partir de Blain, et dans le seul cadre de la cité des Namnètes, comme le faisait Bizeul, mieux vaudrait inverser le regard et la comprendre à plus grande échelle, celle

20. Pour des généralités sur les voies romaines : COULON, Gérard, *Les voies romaines en Gaule*, Paris, éd. Errance, 2009. Ou pour plus de précisions, CHEVALIER, Raymond, *Les voies romaines*, Paris, Picard, 1997.

de la Gaule, comme un diverticule greffé sur la grande pénétrante venue d'Angers, et destiné à desservir le sud de l'Armorique, en direction de Blain et de la basse Vilaine. Cependant, cette dernière hypothèse, toute logique qu'elle apparaisse, nécessiterait pour être validée une recherche plus vaste et d'autres arguments tirés de l'étude du terrain, de l'analyse des cadastres et cartes anciennes, ainsi que des prospections aériennes²¹.

Des ferriers et des minières

Sites non classés MH, non inscrits ISHM, non répertoriés au SRA.

Les petits ferriers (d'une emprise maximale inférieure à 50 m)

– n° 4 : Ferrier de L'Ennerie (Figure 10)

CL II – au centre : x = 306283 y = 2305730

Situé à l'ouest du massif, à 200 m au nord de la ferme de L'Ennerie, c'est le plus petit de tous, puisqu'il s'étend sur seulement 250 m², disposé en deux amas multiples et un tas isolé à l'est. Comme pour tous les autres ferriers, on y observe des cratères de récupération dont les hauteurs conservées ne dépassent pas 0,50 m à 0,80 m. Les tas ne mesuraient sans doute guère plus d'1 m à l'origine. On ne peut donc envisager un volume initial supérieur à une modeste fourchette de 100 à 200 m³. Avec un si petit cubage, la récupération risque d'avoir été très locale, par exemple, à usage d'empierrement, pour les besoins de la ferme voisine. Comme sur les autres ferriers, on observe des chênes de 150-200 ans qui ont poussé à sa surface. Bien sûr, tous les amas sont ponctués de bouquets de fragon. Enfin, le site est traversé par un discret chemin sinueux et d'aspect ancien. Aucune cavité liée à une éventuelle extraction de minerai ne nous a été signalée dans ce secteur de forêt.

21. Cette grande voie est une des plus anciennes de l'Armorique qu'elle pénètre et traverse d'est en ouest. On la suit bien, conservée sous la forme de très longs tronçons de chemins rectilignes, à partir du nord de Segré, où elle sort de celle d'Angers à Rennes pour se diriger vers Pouancé. À partir de là, elle est jalonnée par de précieuses mentions des XI^e et XII^e s siècles. Ainsi est-elle désignée à la fois comme *via publica* et comme liaison interrégionale, lors de la délimitation de la villa de Carbay au milieu du XI^e s. : « *viam publicam Novae Villae quae ducit in Britanniam et in Andegaviam* », *Cartae de Carbaio*, éd. par Paul MARCHEGAY, Archives d'Anjou, t. II, Angers 1883, p. 2. Elle file ensuite en droite ligne vers le Douillard où elle est mentionnée vers 1125 : « *...ex altera parte viae...* » (dom Housseau, n° 1624), se dirige vers le sud de Rougé en passant au Grand-Rigné, puis file vers le centre de l'Armorique. En ce lieu du Grand-Rigné, son antiquité est une fois encore attestée sans ambiguïté entre 1189 et 1206 lors de la donation du bois du Désert faite par Geoffroy Sylvain à l'église de Béré : « *...Gaufredus Silvam .../... dedit .../... ecclesia Sancti Salvatoris de Bere.../... nemus de Deserto apud Rine sicut est ab antiqua via de Roge usque ad Landan...* », Arch. dép. Loire-Atlantique, H 112, n° 13.

– n° 5 : Ferrier de l'étang

CL II au centre, sur la rive de l'étang : $x = 307532$ $y = 2305928$

Il s'agit d'un ferrier totalement arasé, peut-être lors des travaux post incendie et de la remise en eau de l'étang. La végétation très broussailleuse de ce secteur le rend encore plus difficile à observer. Grâce à la couleur plus noire du sentier et à la présence de quelques scories, il a cependant été possible de constater que son emprise est-ouest atteignait 40 m. Celle du nord au sud n'est pas visible. Son intérêt tient à sa proximité immédiate avec le site du château car il commence juste à l'extrémité nord de la chaussée de l'étang et longe la rive.

– n° 6 et 7 : Ferriers de Briangault (Figure 11)

CL II au centre : $x = 308667$ $y = 2307178$ (N° 6)

et $x = 308899$ $y = 2307243$ (N° 7)

Ils sont au nombre de deux. Le premier est de petite taille – 10 m x 5 m et 1 m de haut – et se trouve dans le bois même de Briangault, en Sion. L'autre, se situe à 250 m au sud-ouest, juste au sud de la route, mais dans la forêt, en Lusanger. Il mesure 50 m x 20 m et 1 m de hauteur. Leur intérêt commun est de se trouver en un lieu où, au ^{XII}^e siècle et plus tard, existèrent un ermitage, puis un prieuré de La Roë. Or, en 1226, celui-ci reçut d'Aufroy de Sion les revenus d'une forge – c'est-à-dire des bas-fourneaux – dans sa forêt de Domenesche. Le plus petit est respecté et contourné par les labours en billons conservés dans l'enclos du prieuré. Ce qui le date au moins d'avant 1800 (cf. infra Briangault).

Enfin, à l'entrée du château, à quelques mètres à l'est de la motte, se voit un lacs de cheminements complexe qui montre qu'en cet endroit le passage était très fréquenté à l'époque de l'occupation du château. Comme on le voit ailleurs dans ces cheminements médiévaux, les passages sont en creux et séparés par des bourrelets de terre qui ressemblent à de petits talus. Or, sur deux d'entre nous avons observé des scories. Soit elles sont le produit d'une activité de réduction ou de forge à la porte même du château, soit elles ont été amenées là pour empierrer ou plutôt « ferrer » un passage très fréquenté.

Il serait vain de penser que l'inventaire de ces petits amas puisse être d'une exhaustivité absolue. Nombre d'entre eux ont certainement été récupérés, ne serait-ce que pour empierrer les lignes forestières à toutes époques, et sous l'humus, leurs emplacements demeurent peu visibles. Signalons aussi que sur la carte géologique au 1/50 000, de Nozay, F. Trautman porte trois amas de scories. Celui du bois de Quimper est bien localisé, mais nous n'avons pas trouvé les deux autres, l'un dans la parcelle du Vieux-Château, l'autre dans la parcelle à Boifin. Peut-être s'agit d'informations recueillies oralement, qui concernaient les n° 2 et 3, et qui lui ont été mal localisées.

Les grands ferriers (d'une emprise minimale de 50 m)

– n° 1 : Ferrier du Bois de Quimper (Figure 12) :

CL II au centre, bord de ligne : $x = 309996$ $y = 2305436$

C'est le plus étendu de la forêt. Il s'étend sur environ 250 m d'est en ouest et 100 m du nord au sud pour la partie la plus large, à l'ouest de la ligne forestière, 50 à 60 m seulement pour la partie la plus étroite, à l'est. La superficie avoisine 2 ha, ce qui permet de proposer un volume initial de scories entre 15 000 et 30 000 m³.

L'ensemble est coupé à peu près en son milieu par un chemin forestier nord sud.

Seule la partie ouest, la plus étendue a pu être relevée, en raison de la présence de taillis et fourrés denses à l'est.

Les amas les plus hauts s'élèvent à un peu plus de 2 m au-dessus du substrat, épaisseur cependant difficile à évaluer exactement, car l'ensemble est installé sur un rebord de plateau, à la rupture de pente. Bien sûr, le fragon est omni présent. On voit aussi des chênes au fût de 50-60 cm sur le haut de certains restes. Ils semblent marquer la surface initiale des ferriers. À noter aussi, au nord, c'est-à-dire au bas de la pente et des ferriers, au moins trois fontaines anciennes, sans doute comblées, mais très nettes. Elles ont pu servir à alimenter en eau les férons et leurs bas-fourneaux.

Il semble que ce soit le ferrier le plus récupéré au xx^e siècle, spécialement dans sa partie est. En sondage au jalon de fer, il apparaît que très souvent, les tas sont des « stériles » comprenant beaucoup de terre noire, de charbon de bois et de très petits morceaux de scories, restes du criblage pratiqué par les récupérateurs. Ils forment des talus au centre des zones récurées. Souvent, c'est sur la périphérie des anciens tas que demeure la majorité des scories véritables, en position de rejet primaire.

À l'est du chemin, le ferrier est en taillis assez touffu de noisetiers, houx et autres arbustes qui rendent très difficile le levé du plan et empêchent un relevé complet. Cette partie est fortement récupérée, et rares sont les tas qui atteignent encore 1 m de hauteur.

En revanche, à l'ouest du chemin, il est occupé par un boisement plus clair, et même par une futaie sans sous-bois à l'ouest. Comme dans l'autre partie, il est installé de chaque côté de la rupture de pente, soit sur le plateau et sur la pente. D'ailleurs, cette pente, ici assez forte, correspond à une ligne de grès clairs qui affleure ici et là ; on voit même quelques gros blocs hauts jusqu'à 0,60 m et visiblement déplacés. Comme dans l'autre partie, la récupération des scories a, là aussi, été intense et souvent ne restent que de petits bourrelets périphériques et à l'emplacement central du tas un espace plat ; on devine aussi des cheminements de charrettes vers le chemin. Les tas encore en élévation et les emplacements récurés portent souvent du fragon ; pour ces derniers, la scorie est bien présente à la sonde

métal. Aucun laitier, mais comme dans tous les autres ferriers, des scories coulées d'« aspect bas-fourneau ».

Tout à l'ouest du ferrier, se voient deux amas de blocs de grès clair, de calibre 0,20 m, 0,40 m qui dessinent deux rectangles aux angles arrondis, l'un de 12 m x 5-6 m, l'autre de 7 m x 5 m, sur une hauteur d'environ 0,50 m. Ils ont toute l'apparence de restes de bâtiments, au moins construits sur solins de pierre. On n'observe aucun reste d'ardoise de couverture. Mais seule une fouille permettrait de s'assurer que ces amas sont bien des constructions, ainsi que d'établir leur chronologie absolue ou relative au ferrier.

– n °2 : Ferrier près de la ligne coupe-feu (Figure 13 et Photos 3 et 4)
CL II au centre : $x = 309306$ $y = 2305661$

Il présente une forme ovoïde à polylobée et s'étend sur environ 6 000 m². Le dénivelé entre le plus haut et le plus bas atteint 4 m ce qui fait de ce ferrier le plus épais de ceux qui ont été inventoriés et relevés. À partir de ces données et de l'observation des secteurs récupérés, on peut estimer son volume originel de scories entre 5 000 et 8 000 m³.

Fortement récupéré dans ses parties est et sud, il l'est moins au nord et à l'ouest. Cette observation peut être mise en relation avec une levée rectiligne, large de 4,50 m, visible sur au moins 200 m, épaisse jusqu'à 0,50 m, constituée de scories de haut fourneau légères, bulleuses gris-vert pâle avec des fragments de laitier dense et vitrifié, qui arrive contre le ferrier côté est, et dans l'autre sens se dirige plein est. À l'évidence, il s'agit d'une voie aménagée pour l'évacuation des scories anciennes au moment de leur récupération, à la fin du XIX^e siècle ou au début du XX^e siècle. C'est l'époque où les sociétés minières récupèrent les scories anciennes et cela nous vaut l'inventaire de L. Davy. Cette levée se dirige vers un relief plus élevé au sol plus solide et elle disparaît à sa rencontre avec un vieux chemin qui sort au nord de la forêt. Il est probable qu'elle fut constituée de déchets provenant du haut-fourneau de La Hunaudière.

Dans la partie la plus récurée du ferrier, se voient trois blocs de scories compactes, soudées, pesant dans les 150 à 3-400 kg, et laissés là par les récupérateurs, sans doute en raison de leur poids excessif et de la difficulté à les manier. Une fois nettoyé, il apparaît pour l'un d'eux qu'il s'agit d'un bloc de scories coulées, formé de couches superposées. Le bloc a basculé, car les plaques de scories cordées qui le constituent ne sont plus parallèles au sol, mais nettement penchées à 45°. On voit à la partie inférieure des scories en gouttelettes qui devaient former la partie inférieure de la coulée. Le nettoyage montre aussi contre le bloc, des fragments d'argile assez faiblement cuite, de couleur chamois, à texture fine et un peu sableuse, qui peuvent être des fragments de paroi de four. Il semble donc bien que ce bloc de scories se trouve tout près de son lieu de coulée et donc d'un bas-

fourneau ; celui-ci pourrait être pris dans la masse de scories sur laquelle il s'appuie vers l'ouest. Dans ce même secteur, et à la faveur d'un châblis, nous avons recueilli parmi les scories un moreau en calotte, compact, de 30 à 40 cm de diamètre et 10 cm d'épaisseur. Ainsi que des blocs de minerai très dense et de couleur violacé à rougeâtre.

Pour ce qui est des indices phytologiques, le fragon est très abondant, et d'autant plus qu'il se trouve sur les tas les plus hauts, en milieu très sec. On voit aussi quelques hêtres sur ces amas, dont un beau sujet au sud. D'autre part, l'extension du ferrier est bien visible, même dans ses parties complètement récurées. Pour en trouver les limites, il a suffi de sonder au jalon de fer, mais aussi d'observer la présence d'une graminée en herbe bien verte en avril, qui tranche avec les environs couverts de feuilles mortes et sans végétation. Sans doute est-ce l'effet conjugué d'un sol plus sec dans ces endroits et d'un réchauffement plus rapide en ces mois de mars-avril, grâce à la couleur noire du sol. Sur la chaussée/levée d'évacuation, poussent des bouleaux, pas de fragon, mais quelques bouquets de genêts, d'autant plus visibles que cette espèce est totalement absente dans ce secteur. C'est un indice de plus pour confirmer la nature différente de son assise. On note la présence d'une fontaine ancienne près du ferrier, au nord-ouest.

Enfin, à l'est, on constate qu'un fossé-talus de direction nord-sud disparaît sous les épandages périphériques du ferrier. Ce détail important sera analysé plus loin en termes de chronologie.

– n° 3 : Ferrier de La Grande-Ligne (Figure 14)

CL II au centre, bord de ligne : $x = 307878$ $y = 2305372$

Il se trouve sur un ligne de hauteur vers 55-60 m d'altitude et occupe une zone elliptique de 90 m sur 40 m, soit un tiers d'ha, axée nord-sud. La ligne forestière nommée La Grande Ligne le coupe presque en son centre, de sorte que les scories ont aussi bien pu être récupérées pour encaisser les chemins, qu'exportées pour être refondues. C'est surtout dans sa partie nord et ouest que se voient le plus de restes, mais ils sont presque tous résiduels et ne dépassent guère 1 m de hauteur. Ils se résument à leur périphérie, la partie la plus volumineuse, au cœur des tas, ayant été récurée jusqu'au sol. Au centre de ces zones vidées, on observe souvent la présence de tas de cendres et menus fragments de scories, qui prouvent que les récupérateurs ont tamisé les tas primitifs pour n'en conserver que les plus grosses plaques. Comme sur tous les autres ferriers, on est aussi frappé par la présence abondante de buissons de fragon ou petit houx, plante xérophile et calcicole, qui constitue dans nos régions de Haute-Bretagne et dans cette forêt un excellent marqueur phytologique des ferriers.

Là comme ailleurs, et en l'absence de fouille, aucun indice chronologique, si ce n'est la présence, sur certains tas, de beaux chênes qui peuvent atteindre 150-200 ans pour les plus anciens. Dans les récurages récents en

bord de ligne, nous avons observé quelques blocs très durs, très denses, de couleur noire, rougeâtre et violacée, qui semblent bien être du minerai. Pour conclure sur ce ferrier, on peut avancer un volume de scories initial entre 2 500 et 4 000 m³.

L'intérêt de ce site tient aussi dans le fait qu'à proximité immédiate, à 35 m au sud, se voit une grande tranchée d'extraction. Le plan de 1844 en fait mention et la nomme carrière. Pour autant, cela ne préjuge en rien de ce qui y avait été extrait. Elle aussi est coupée par la ligne, elle aussi est de forme ovoïde et allongée, et elle aussi occupe un tiers d'hectare. Mais elle s'oriente différemment, nettement est/nord-est à ouest/sud-ouest, dans la direction des crêtes de la forêt. Sa partie ouest a été utilisée comme décharge et comblée, mais à l'est, on peut observer son aspect plus original : des fronts qui entament le grès armoricain sur 1 à 2-3 m de profondeur en formant une boutonnière allongée plus ou moins régulière. Celle-ci est occupée en son centre par des sortes de bourrelets hauts de 1 à 1,50 m, apparemment des stériles rejetés derrière eux par les carriers ou mineurs. La partie est, mieux conservée ou creusée plus profondément, est en eau et peut atteindre 2 à 3 m sous le niveau du sol. Ici et là se voient des blocs de grès abandonnés ; ils semblent indiquer que ce n'était pas ce matériau qui était recherché en priorité. Sans doute en a-t-on utilisé pour l'empierrement ou la construction, mais on cherchait autre chose. On pense bien sûr à du minerai de fer. Dans ce cas, ce site de La Grande-Ligne serait le seul de la forêt qui associerait immédiatement extraction et réduction du minerai de fer.

Minières (Figure14 et Photo 5)

Les tranchées voisines du ferrier de La Grande-Ligne ont été décrites ci-dessus. Elles peuvent être non seulement une carrière de pierre mais aussi une ferrière.

On peut leur comparer une tranchée située plus au nord du massif, dans la parcelle de L'Osier, sur le plateau, vers 55-60 m d'altitude (CL II x = 308710 y = 2306637). Il s'agit d'une saignée longue de 80 m, et large seulement de 4 à 5 m, grossièrement orientée est-ouest. Sa très faible largeur, semble exclure a priori l'hypothèse d'une simple carrière de pierre. Le filon intéressant étant apparemment ici très peu épais, les extracteurs ont travaillé dans l'axe, en accumulant ici et là les stériles dans la tranchée. Cela donne à l'ensemble l'aspect d'un chapelet de trous plus ou moins individuels de 10-15 m de longueur, de 1,50 m de profondeur et en eau pendant l'hiver. D'autres petites excavations du même type existent certainement ici et là, certaines comblées, d'autres cachées, telle celle que vient de découvrir M. Robert dans la parcelle de La Cibotière, près de la ligne du Renard.

C'est un gisement ou, pour le moins, un mode d'exploitation très différent que l'on peut observer dans la parcelle bien nommée des Mines encore au nord du massif, mais cette fois-ci en lisière même, à une altitude située

entre 65 et 70 m (CL II x = 307809 y = 2306732). Dans ce cas, il s'agit d'une succession de trous de 5 à 6 m de diamètre, profonds de 1 m à 1,50 m, disposés en désordre dans une ellipse est-ouest de 100 m sur 50 m. À la faveur d'une coupe à blanc, on peut voir quelques autres cavités dispersées dans la pente au sud. Il ne fait ici guère de doute qu'on ait extrait du minerai, car malgré l'humus, de nombreux blocs très denses et de couleur sombre, rougeâtre à violacé se voient un peu partout sur le sol, les mêmes qu'on a pu observer ici et là dans les ferriers. Leur taille va de 5-6 cm à 20-30 cm. Bien qu'aujourd'hui parfaitement plan, le champ contigu au nord semble avoir été lui aussi une zone d'extraction semblable, avant d'avoir été comblée et mise en culture. On y observe en effet des zones très hydromorphes, ce malgré la relative altitude, ainsi que la présence de quelques blocs de minerais épars.

Ces deux types d'excavation ont été observés à l'identique par J.-Y. Tinevez dans un massif proche et qui a aussi connu une forte activité métallurgique, la forêt de Juigné : des minières constituées d'un ensemble de cavités sans doute individuelles, en forme de cône renversé, et des tranchées allongées pouvant atteindre 3 m de profondeur. Là aussi, il s'agit de filons de fer oolithique contenu dans le grès armoricain²².

Interprétation et datation

On ne peut éviter ici de citer ici le travail de L. Maître consacré aux forges et ateliers fortifiés de la Basse-Loire. Théorie selon laquelle, à l'époque gallo-romaine, le travail du fer aurait tenu une place majeure en Basse-Loire et se serait fait dans des enceintes de terre fortifiées qu'il nomme châteliers. À l'appui de sa démonstration, il entasse pêle-mêle des observations et des arguments souvent imprécis et très discutables, relevant d'activités et d'époques diverses. Le cas du « châtelier d'Erbray » constitue le meilleur exemple²³. Ce modèle excessif s'inscrit dans une époque où la recherche archéologique était dominée par une forme de romano-centrisme. Or, si une telle activité a bien sûr existé pendant l'Antiquité, elle n'en a pas moins commencé plus tôt, dès le second Âge du fer, qu'on ignorait alors complètement. Et contrairement à la Montagne Noire dans le sud de la France, ou aux Clérimois dans l'Yonne, aucune fouille n'a démontré que les énormes ferriers des forêts qui vont de Segré à la Vilaine remontent à l'Antiquité. Quant aux enclos, il faut répéter que, le plus souvent, ce ne sont pas des sites vraiment fortifiés, mais des établissements d'habitat entourés de talus, et très fréquemment d'origine gauloise. D'ailleurs, le seul enclos repéré dans la forêt ne contient aucun amas de scories visibles, alors que la forêt en recèle beaucoup, et de très gros. Dans les ferriers de la région, récupérés à

22. Les forges du pays de Châteaubriant..., p. 31-33.

23. MAÎTRE, Léon, « Géographie industrielle de la Basse-Loire. Les forges et ateliers fortifiés », *Revue archéologique de Loire-Inférieure*, 1919, p. 1-41, pour « le châtelier d'Erbrée » (Erbray), p. 21-23.

l'époque de L. Davy, hormis les « tuiles à rebords » (mais ne s'agissait-il pas de briques, tomettes ou tuiles postérieures?), on ne connaît aucun vestige sûr attribuable à l'époque gallo-romaine. Tous les dessins qu'il donne dans son inventaire sont ceux d'objets de la fin du Moyen Âge, telles les poteries à œil-de-perdrix, voire plus tardifs, comme un moule à rouelles.

En seule prospection, la datation des ferriers est malaisée. Cependant, nous avons recueilli deux indices. Le premier pour le petit amas de Briangault dont on observe qu'il est respecté et donc antérieur aux billons fossilisés dans ce secteur. Or, les grands chênes qui poussent sur ceux-ci ont autour de 200 ans, ce qui fournit un terminus ante quem autour de 1800; ce n'est guère satisfaisant, mais le contexte du lieu indique que ces labours sont certainement de tradition bien antérieure. Le second, concerne le ferrier n° 2 de la ligne coupe-feu, le deuxième du massif en volume. On a pu y observer qu'il se superpose à sa périphérie est au fossé talus limite qui sépare bois de Quimper et forêt de Domnaiche. Or plus loin, il sera montré à partir des actes médiévaux que cette limite existe dès le début du XII^e siècle. Ce qui fixe un terminus post quem. La cartographie des données archéologiques et textuelles, va exactement dans le même sens : les ferriers ne sont pas implantés en fonction de la voie romaine; en revanche, tous, sans exception, sont placés sur les cheminements nord-sud du Moyen Âge central. Comme d'autres chercheurs qui ne se limitent pas à l'étude d'une seule période et qui cherchent à observer le phénomène dans le temps long, nous pensons que ces gros ferriers de Domnaiche, comme d'autres dans la région, sont attribuables au Moyen Âge d'après l'an Mil. Qu'ils sont à mettre en relation avec une population en expansion, une société réorganisée et une économie nouvelle. Tous les domaines d'activité connaissent alors une croissance continue de la consommation de fer : la guerre, l'armement, l'extraction de la pierre, les toitures, les châteaux, les moulins, l'agriculture, l'équipement du cheval, les moyens de transport, etc., partout le fer devient omniprésent, et dans des volumes très supérieurs aux périodes antérieures²⁴. Là où existe une documentation textuelle, on observe d'ailleurs que les seigneurs châtelains, du Moyen Âge central et d'après, contrôlèrent de près cette activité. Elle pouvait leur procurer des revenus dans le cadre de la seigneurie banale, et elle concernait la forêt, élément essentiel de leur domaine proche²⁵.

24. C'est la même conclusion qui a été formulée à deux reprises par les chercheurs de l'Inventaire ou associés, dans une importante étude consacrée aux forges de la région de Châteaubriant, *Les forges du pays de Châteaubriant...*, « Ces historiens et archéologues du XIX^e siècle [L. Maître en particulier] ont eu tendance à privilégier l'étude de la période gallo-romaine et à en surestimer par conséquent l'importance », Jean-François Belhoste et Hubert Maheux, p. 19). « Une quantité importante de tas de scories répertoriés dans le sud-est de l'Armorique, que l'on attribuait aux Gaulois ou aux Gallo-romains seraient en fait médiévaux », Claudie Herbaut, p. 41.

25. MEURET, Jean-Claude, « Le fer, le pouvoir et la forêt entre Anjou et Bretagne, du XI^e au XV^e siècle... », *op. cit.*, en particulier p. 152-181.

Il faut enfin souligner que les volumes des ferriers conservés dans ce massif sont comparables à ceux des plus gros des forêts voisines, Ombrée en Maine-et-Loire, et plus près à Teillay, en Loire-atlantique.

Le château de Domnaiche (Figures 15, 16 et 17)

Site non classé MH, non inscrit ISHM, non répertorié au SRA.

Cet ensemble castral doit son remarquable état de conservation à la protection de la forêt. Il s'étend d'est en ouest sur 2 ha, quatre si l'on compte l'étang et les aménagements hydrauliques. Le site choisi est un bas de plateau en pente douce, sans aucun abrupt ni escarpement rocheux, en bordure d'un thalveg où coule un petit ruisseau temporaire alimenté par les fossés de la partie centre est de la forêt. Celui-ci a été capté à l'est et canalisé pour mettre en eau les douves de la motte et du château de pierre, puis barré à l'ouest par une chaussée pour y établir l'étang. Ainsi, le site castral est protégé par l'eau sur toute sa face nord. Il faut cependant ajouter que très tôt, cet étang a été asséché : il est en prairie sur le cadastre de 1844, et ce n'est qu'à l'hiver 1976-1977, après le grand incendie, que sa chaussée a été restaurée et qu'il a été remis en eau. Le plan de 1756, n'est d'aucun secours pour en savoir plus car pour ce secteur, il est imprécis, voire inexact : ni le château ni l'étang ne sont figurés et à leur emplacement actuel est indiqué le « pré de Domnaiche » ; un lieu est bien nommé « vieux château de Domnaiche », mais sans détail et trop au nord, à l'emplacement de l'actuel lieu-dit Domnaiche.

Sur le terrain, l'observation de l'ensemble amène à distinguer au moins quatre entités qui seront décrites d'est en ouest.

A : la motte (Figure 15)

(CL II : x = 307729 y = 2305780).

Au nord-est du château de pierre est conservée une motte. Non pas une motte délaissée à l'écart comme on en voit assez souvent à proximité des manoirs de la fin du Moyen Âge, mais un ouvrage conservé, réaménagé et réutilisé à l'époque du château de pierre, un siècle ou deux après la construction de celle-ci.

Elle présente une forme elliptique de 21,50 m x 15 m. Elle est cernée par une douve en eau aujourd'hui, et sans doute aussi à l'origine, plus profonde que celles qui cernent le château de pierre. Sa largeur est inégale, mais presque toujours supérieure à 9-10 m. Elle présente une forme générale de dôme surbaissé dont le sommet – dans la partie non entaillée par la voie d'accès postérieure – approche 2,50 m au-dessus de l'eau. Mais elle a donc

été tranchée d'est en ouest, plutôt dans sa partie nord, pour aménager une voie d'accès plane et large de 4,50 m, afin d'accéder à la tour-porte du château de pierre. Cette tranchée a été prolongée vers le château par une avancée murée longue de 7 m, placée en face de la porte du château de pierre; son mur ouest qui baigne dans l'eau est mal conservé, mais on constate qu'il était lui aussi vertical, qu'il avait des logements rectangulaires (un seul subsiste) pour les poteaux du pont, qui répondaient à ceux visibles en face dans le mur de la tour-porte. Le pont dormant franchissait la douve sur une largeur de 3,20 m. En revanche, du côté est de la motte, où se trouvait la sortie, on ne discerne aucun reste d'aménagement pour le franchissement de la douve.

La présence et la réutilisation de cette motte impliquent une continuité d'occupation – même s'il peut y avoir eu un court hiatus chronologique entre son érection et celle du château de pierre.

À qui douterait du fait qu'il s'agit d'une motte, s'opposent plusieurs arguments décisifs : la tranchée du chemin qui la coupe conserve intact le bombement central; ses dimensions correspondent exactement à la moyenne des petits ouvrages de ce type dans le Rennais proche, mais aussi du Castelbriantais, et rattachables le plus souvent à la frange basse de la société chevaleresque des ^{XI^e} et ^{XII^e} siècles. On pense, par exemple, à la motte du Bois-Briant en Châteaubriant conservée près du manoir du ^{XVI^e} siècle, exemple d'évolution dupliqué à des dizaines d'exemplaires dans l'Ouest et le reste de la France. Son plan elliptique est lui aussi très courant, tout comme son implantation en un lieu bas, favorable à la mise en eau des douves; quant à la basse-cour nécessaire dans le cas d'un si petit ouvrage et aujourd'hui absente, il est très probable qu'elle a été reprise, transformée et régularisée pour y implanter le château de pierre quadrangulaire.

Enfin, il est frappant de voir l'utilisation et l'intégration qui en a été faite dans le système de défense d'ensemble du château : alors qu'à l'époque de son érection aux ^{XI^e}-^{XII^e} siècles, elle constituait le réduit fort et ultime d'un petit manoir à motte, au ^{XII^e} ou ^{XIII^e} siècles, elle entre dans la ligne de défense première et externe du nouveau château de pierre, avant tout constituée par de larges systèmes d'ouvrages de terre alliant fossés, talus, plates-formes et certainement palissades, qui seront décrits plus loin.

B : le château de pierre (Figure 15 et Photos 6, 7 et 8)

(CL II au centre : x = 307668 y = 2305776)

Il présente un plan rectangulaire très régulier de 40 m x 35 m.

La courtine sud est la mieux conservée. Son mur est épais de 1,50 m et s'élève encore à 2-3 m au-dessus de l'eau de la douve. Elle présente encore trois tours : l'une rectangulaire au sud-ouest, de 8 m x 5,60 m à l'intérieur, qui faisait partie du corps de logis appuyé sur la courtine; deux semi-cir-

culaires d'un diamètre de 4,50 m à la base, et peut-être une troisième au sud-est ; mais l'angle sud-est de cette courtine est très dégradé et on ne peut discerner exactement quel type de tour s'y trouvait. Les deux tours circulaires conservées s'élèvent encore à 6 m au-dessus du niveau de la douve ; comme elles sont éventrées à l'intérieur de l'enceinte, on peut voir qu'elles ne contenaient pas d'escalier de pierre. Elles sont en forme de fer à cheval, avec un mur épais de 1,10 m et un diamètre intérieur de seulement 1,60 m, au plan interne du château. Sans doute étaient-elles ouvertes à la gorge.

Dans la tour n° 1, on observe encore un côté d'ouverture à ébrasement vertical simple de 1 m de hauteur, sans étrier ni autre aménagement, et surtout sans aucun orifice d'artillerie. C'est bien une archère. On y voit aussi que côté gauche, devait se trouver une sorte de coussière. Ces deux éléments permettent de situer assez exactement le niveau de sol. Dans sa partie haute, le mur intérieur amorce un voûtement qui correspondrait à une coupole. Cette tour est creuse, sans doute vidée lors de la fouille de 1990, et l'eau se voit au fond, au niveau de la douve. Les trous de boulins subsistent, souvent traversants et rayonnants.

Cette courtine et ses tours sont réalisées en grès armoricain local de couleur claire, et en appareil très homogène : gros blocs de 0,30-0,40 m sur 0,20 x 0,30 m en assises bien horizontales réglées avec précision à l'aide de petits blocs minces. La sécheresse de 2009 a permis d'observer le mortier de chaux très dur, bien conservé sous le niveau habituel de l'eau de la douve. À son pied, sur 1 m à 1,50 m de hauteur se voit un parement de pierre taluté épais de 0,20 m à 0,30 m qui n'englobe pas les tours. Il fait d'abord penser à une première courtine détruite sur laquelle aurait été assise, légèrement en retrait, celle qu'on voit au-dessus. Mais il ne semble pas que ce soit le cas, il peut s'agir d'un chemisage postérieur ou d'une pratique architecturale destinée à mieux asseoir la courtine. La réponse pourrait venir d'un relevé de bâti après enlèvement des mousses.

La courtine ouest est un peu plus dégradée et épierrée mais on y repère très bien d'abord la tour rectangulaire précédemment décrite à son angle sud, une autre tour carrée de 7,30 m de côté intérieur, placée à son angle nord et une petite tour de flanquement carrée entre les deux, large de 3,60 m et en saillie de 1,60 m. Comme pour la courtine sud, le mur est bien vertical, sans fruit apparent, mais la présence d'éboulis importants constitués du tout venant des murs délaissé par les récupérateurs, empêche d'être absolument affirmatif.

La courtine nord a elle aussi été fortement épierrée, mais elle s'élève encore à plus de 2 m au-dessus de sa douve. Elle commence par la tour carrée précédemment décrite à l'ouest ; au milieu de sa longueur, elle présente aussi une petite tour de flanquement carrée large de 3,50 m et en saillie de 1,70 m. Détail intéressant, elle conserve aussi une gargouille en place, sous laquelle a été fait le petit sondage en 1990. Celle-ci est constituée à l'intérieur d'un orifice de réception des eaux large de 0,75 m, parfaitement

ébrasé vers le conduit traversant ; celui-ci débouche à l'extérieur sur la gargouille proprement dite, un bloc monolithe en demi-cylindre de 0,40 m de diamètre. C'est le seul élément de pierre taillé qui n'ait pas été récupéré.

À l'est, la courtine se termine par une tour-porte en saillie de 1,50 m par rapport à la courtine est et 1,20 m par rapport à celle du nord. Bien que dégradée et récupérée, elle conserve encore quelques détails parlants.

Sa façade est qui mesure 7 m, présente encore un parement soigné, monté au mortier de chaux et conservé sur 1 m au-dessus du fond de la douve, ici surélevé par un empierrement. Dans ce mur vertical, se voient deux aménagements verticaux de section rectangulaire, espacés de 2,30 m. Ils sont larges de 70 cm et profonds de 20 cm. Chacun d'eux comprend deux plus petits logements, l'un vertical et large de 0,30 m à l'intérieur, et l'autre incliné et large de 0,20 m à l'extérieur. Leur espacement est de 3 m, ce qui, une fois retirés les jambages de la porte, laisse tout de même place à une porte charretière. Ces aménagements soignés étaient visiblement destinés à recevoir les poteaux d'un pont dormant, deux poteaux verticaux, et deux poteaux inclinés à l'extérieur pour contre-buter le garde-corps de la passerelle.

Si cette partie frontale du mur de la porte est verticale, le mur en retour qui la relie à la courtine est, tout comme celui du nord, présente lui un fruit très net. Ce mur sud conserve un pan qui s'élève encore à plus de 4 m au-dessus de l'eau ; on y voit le côté complet d'une ouverture ébrasée sans orifice d'artillerie, mais avec l'ébrasement droit d'une archère qui permettait ici de battre la courtine est. Toujours sur le mur sud de cette tour, à l'intérieur de celle-ci et à 1,90 m à l'ouest de l'ébrasement, le mur comprend une rainure verticale de 0,20 m x 0,25 m, par où glissait à une herse.

Le mur ouest de la porte a été presque complètement volé et il n'en reste plus qu'un talus couvert de végétation, en saillie.

Du mur nord, il reste surtout une partie à l'est : celle-ci est constituée d'un massif soigné, aux angles bien conservés sur 1,20 m de hauteur. Son plan est celui d'un losange de 1 m de côté. Il descend jusqu'au sol visible et jusqu'à l'eau. Ce dispositif implique que la base de la tour n'était pas pleine, que l'eau passait partiellement dessous, et donc que le niveau de circulation de la porte était constitué de madriers. Ce niveau de circulation est confirmé par la base de la glissière de la herse à environ 1,20 m au-dessus du fond de la douve à cet endroit et à 0,70 m sous la base de l'ébrasement de l'archère. Enfin, l'angle nord-est est récupéré mais sa base immergée présente aussi un fruit semblable à l'angle sud-est.

En l'absence de fouille, le plan d'ensemble de cette tour-porte n'est pas exactement restituable. On constate bien que la face est, assez bien conservée, mesure 7 m de longueur. Mais vers l'ouest, les récupérations ont été très vigoureuses. La présence d'un bourrelet plus élevé qui comble la douve à cet endroit montre d'ailleurs que par là furent évacués la plupart des matériaux volés. Cependant, des talus qui cachent des murs permettent

de soupçonner un plan général rectangulaire long de 10 m et des aménagements peut-être complexes, avec entre autres, un retour en équerre. Il est à noter que sur les éboulis se voient des fragments épais d'ardoises de toiture. En nettoyant ce secteur, pour en faire le relevé pierre à pierre, nous avons trouvé deux fragments de pavement émaillé. Cette tour-porte avec son plan plutôt quadrangulaire, sa herse très en retrait de la porte elle-même, son pont dormant, sa position dans un angle du château et non pas au centre d'une courtine, présente un caractère archaïque, en tout cas antérieur aux plans régularisés de type dit philippin. Elle se placerait dans la fourchette 1 200 + ou - 50, pour englober une innovation ou au contraire un archaïsme.

La courtine n'est plus conservée que sur 1 m au-dessus de l'eau; son parement est vertical et très régulier. Contrairement aux autres, elle ne comprend aucune tour de flanquement intermédiaire. La raison en est peut-être la présence d'une douve plus large au contact de la motte, plus profonde qu'ailleurs en cet endroit, et qui assurait une meilleure défense. À l'occasion du relevé pierre à pierre de cette face, nous avons pu observer la présence d'un puits circulaire, parfaitement appareillé comme le reste du château, englobé dans l'épaisseur de la courtine près de la tour, et qui semble avoir été à la fois ouvert sur la douve, mais aussi accessible pour le puisage par le haut et l'intérieur du château. Ces courtines sont d'épaisseur inégale, 1,50 m au sud, 1,35 m au nord. C'est donc le côté sud qui semblait le mieux défendu, tant par l'épaisseur de son mur que par la présence de tours circulaires.

Le matériau utilisé est partout le même grès clair local, celui qui a été utilisé à l'époque gallo-romaine pour constituer l'assise de la chaussée; aucun élément de schiste – à l'exception d'un bloc d'ardoise épais de 10 cm vu dans les déblais; mais ne s'agit-il pas de matériau destiné à cliver des ardoises de toiture – ni de grès roussard, n'a été employé dans les parements, mais on a pu observer quelques fragments de schiste ardoisier sur les restes de la tour-porte et sur ceux de la tour carrée du nord-ouest, certainement des restes de toitures. Les éléments visibles dans le parement sont plus ou moins bruts, mais d'un module assez régulier, entre 40 et 20 cm de longueur et 15-20 cm de hauteur. On peut cependant voir quelques blocs atteignant 0,70 m de longueur. Tous les éventuels éléments d'ouvertures ou de courtines plus soignés et sans doute plus importants ont été récupérés. On a vu que le seul élément ouvragé conservé est la gargouille : elle donne une idée de la bonne capacité des constructeurs à tailler la pierre. Leur mise en œuvre comme pour les tours est très soignée, avec des lits réguliers et bien horizontaux, un rattrapage des inégalités d'épaisseur des gros blocs à l'aide de plaquettes minces du même matériau (pour ce que la végétation en laisse voir), des parements parfaitement plans, des joints minces et uniformes au mortier de chaux. Le château ayant servi depuis très longtemps de carrière, nous avons prospecté aux environs de la forêt pour retrouver d'éventuels éléments nobles en remploi.

À La Galotière en Lusanger d'abord, manoir siège d'une seigneurie qui succéda pour partie à celle de Sion. Ce n'est pas le cas, au moins pour les éléments taillés, totalement absents de portes, fenêtres ou chaînages d'angles. Le manoir lui-même a été très remanié aux XVIII^e et XIX^e siècles, seuls éléments plus anciens visibles, des blocs de schiste bleu de type pierre de Nozay, dont un linteau percé de trous de grille à la porte de la salle, matériau qui n'est exploité qu'à partir du XV^e siècle. Communs et chapelle eux non plus ne présentent aucun remploi d'éléments anciens. Plus près encore ont été examinés les bâtiments de ferme des actuels lieux-dits Domnaiche et Launay-Domnaiche, anciennes métairies de la châtellenie de Domnesche au XVII^e siècle, à 500 m et 1 km seulement du château de la forêt. Ils n'ont rien livré, hormis des appareils de grès très homogènes du XIX^e siècle. En revanche, à Briangault, la propriétaire nous a dit avoir entendu répéter que sa longère est faite de pierres issues de la ruine. Mais là encore, aucun élément taillé n'est visible.

Enfin, pour ce qui est du liant des maçonneries, il s'agit d'un mortier très dur et très bien conservé, en particulier pour les parties basses en eau. Les relevés de bâti en cours montrent que la mise en œuvre des murs s'est faite par banchées coffrées car l'alignement des moellons est parfait et le mortier colmate en plan les moindres inégalités. Le matériau chaux a donc été abondamment utilisé ; il resterait à déterminer la provenance du calcaire. La présence d'un milieu peu acide est d'ailleurs soulignée dans toute l'enceinte du château de pierre par un véritable tapis de *Mercuriale pérenne*, plante totalement absente du reste de la forêt, à l'exception d'un îlot près de la chaussée de l'étang, à 200 m de là.

L'espace intérieur du château contient des traces visibles de bâtiments sur trois côtés.

C'est avant tout une enfilade de bâtiments de pierre appuyés sur la courtine sud. Ses restes sont mieux conservés à l'ouest et presque totalement épierrés à l'est. Elle comprend une première pièce rectangulaire à l'ouest, de 45 m². Puis une autre pièce rectangulaire de 46 m². Ces deux pièces conservent encore des parements en élévation, sur au moins 1 à 1,50 m surtout à l'ouest et une épaisseur sans doute supérieure à 1 m. Cette épaisseur, ainsi que le volume des éboulis abandonnés par les démolisseurs permet de penser que ces deux pièces possédaient deux niveaux. Vers l'est, la suite de l'enfilade de bâtiments ne se voit plus que sous la forme de talus sous lesquels on devine les murs qui prolongent les deux pièces rectangulaires. On voit aussi deux talus espacés de 2,50 m, placés en équerre. Mais toute cette partie sud-est de l'enceinte, a été fortement épierrée et même perturbée assez récemment, comme en témoigne, entre autres, un cratère de 4 m x 2 m. L'interprétation en est difficile.

C'est aussi côté ouest un bâtiment long appuyé contre la courtine et dont le mur se lit sous un talus caractéristique. Sa largeur intérieure voisine 4 m. Il ne semblerait pas qu'il y ait eu là d'étage de pierre.

Au nord de l'enceinte intérieure des courtines, malgré un épierrement plus fort qu'ailleurs, se devine aussi le mur d'un bâtiment là encore appuyé contre la courtine; il en reste même un chicot encore en élévation sur 0,50 m. Sa largeur semble la même que celui du bâtiment ouest.

C : la base d'une tour carrée

(CL II : $x = 307634$ $y = 2305761$)

À 5,40 m à l'ouest du château lui-même, séparée de celui-ci par une douve se dresse la base d'un bâtiment carré de 10 m de côté. Ses murs sont très bien conservés sur 1,50 m de hauteur au sud où ils baignent dans l'eau de la douve, bien à l'ouest, peu à l'est et pas du tout au nord. À la base de ces deux dernières faces se voit d'ailleurs un éboulis de destruction. On note aussi à la base de l'angle nord-ouest la présence de deux redans qui peuvent suggérer en cet endroit une architecture un peu plus compliquée. Sur les faces lisibles, on constate que, contrairement aux courtines du reste du château et comme au mur sud de la tour-porte, les murs présentent un fruit notable. Si l'on ajoute à ce détail que les murs mesurent 1,60 m d'épaisseur, il est probable qu'il s'agissait là d'une tour à étages. Aucune ouverture n'est conservée, et on ne sait pas comment se faisait la communication avec le château. On observe seulement qu'un mur large de 1,50 m relie cette tour à la courtine sud du quadrilatère de pierre, mais rien ne dit qu'il ne s'agit pas d'un reste de courtine assurant la continuité du front sud. Sans doute faut-il alors envisager une galerie de liaison haute. Par comparaison avec des édifices connus dans le reste de la France, et qu'on commence à découvrir dans l'ouest, il est tentant de penser à une construction de type *turris*. Elle serait dans ce cas antérieure au château précédemment décrit, ce qui placerait sa construction au XI^e siècle ou début XII^e siècle. Mais il n'a été recueilli aucun élément chronologique à l'appui de cette interprétation.

D : les ouvrages de terre au sud et à l'ouest (Figure 16 et 17)

L'intérêt du site du château de Domnaiche tient sans doute à la remarquable conservation des parties bâties en pierre, ainsi qu'à l'originalité de son plan et de son architecture. Mais il tient tout autant à l'exceptionnelle conservation d'importants aménagements de terre environnants sur presque 2 ha, incluant la motte déjà décrite plus haut, mais aussi de vastes ouvrages terroyés.

Les douves et les glacis

Par ce terme nous désignons les ouvrages protégeant directement le château de pierre et présentant par leurs dimensions verticales et horizontales un évident aspect défensif.

C'est au sud et au sud-est qu'ils présentent les dimensions et les volumes les plus imposants : là le creusement a atteint 15 m de largeur et près de 7 m de dénivélé. Les terres extraites ont permis de créer un talus unique mais très fort, large de 20 m et haut de 3 m par rapport au sol naturel. Sur ce front on constate que le sommet du talus de terre se trouve au niveau conservé des tours circulaires du château de pierre. Ainsi, les archères de celles-ci ne pouvaient-elles battre que la première douve, mais en rien assurer une défense externe et première. Cela signifie que celle-ci – au moins dans une phase tardive – était bien d'abord constituée par les ouvrages de terre qui cernent de tous côtés le château de pierre. Il faut donc imaginer sur ces ouvrages de terre de nombreux équipement de bois sous la forme de palissades ou de tours.

À l'ouest, le château de pierre est défendu par un système complexe et triple : d'abord une douve apparemment sèche au pied même de la courtine, qui a généré un talus dans le prolongement de la tour carrée ; son creusement par rapport au niveau interne du château de pierre est aujourd'hui de 2 m ; il était donc supérieur. Vient ensuite un fossé profond de 3,20 m et large de 10 m protégé par une sorte de basse-cour/glacis rectangulaire de 50 m x 3 m. À l'intérieur de celle-ci sont conservés d'assez forts talus, spécialement dans l'angle sud-est qui forme une masse de terre de 25 m de côté, haute de 4-5 m au-dessus de la douve, et qui pourrait bien avoir constitué un ouvrage défensif. De tous les côtés, cette basse-cour est environnée de douves profondes. Au total, ces ouvrages de défense de l'ouest s'étendent sur 70 m de largeur.

Au nord, le château de pierre est défendu par un système assez proche du précédent mais tout de même différent : un fossé, aujourd'hui en eau, large de 7-8 m, contre la courtine nord, puis encore une sorte de basse-cour allongée de 55 m x 18 m bordée à l'intérieur d'un talus assez faible. Vient ensuite une douve de 15 m de largeur, elle-même bordée par un talus rectiligne large de 6 m ; enfin, tout au nord, les eaux de l'étang créé sur le petit cours d'eau. De ce côté nord, les aménagements défensifs se développent sur 50 m de largeur, plus du double si l'on compte les eaux de l'étang. En raison de leur ennoïement actuel par les eaux de l'étang, et en l'absence de barque, il n'a pas été possible de mesurer leur amplitude verticale.

On sait que la chaussée de l'étang a été reconstituée au ^{xx}e siècle. On ignore sa hauteur initiale et donc jusqu'où les eaux remontaient à sa queue. Mais on observe que la dérivation du ruisseau qui forme un canal au côté nord du château assure et assurerait la mise en eau au moins partielle des douves. De plus, il se peut que des dos d'âne destinés à ennoyer certains secteurs aient existé : le seuil aménagé sous le pont d'accès peut avoir rempli cet office.

Deux enceintes au sud-ouest : basses-cours domestiques ?

À l'ouest et au sud-ouest de l'ensemble castral se greffent deux enceintes délimitées par un fossé externe et un talus interne. L'amplitude verticale de ceux-ci s'établit autour de 2 m, soit nettement moins que celles des défenses de terre du château.

Celle de l'ouest est la mieux conservée. Elle est limitée au nord par l'étang, à l'est par le glacis/basse-cour du château et enfin au sud et à l'ouest par un talus/fossé propre. Elle forme un rectangle de 50 m d'est en ouest et de 100 m du nord au sud. Sa surface interne ne présente aucun reste apparent de construction de pierre. Mais sa partie sud a été aplanie pour former une plate-forme. Enfin on observe que vers le château, elle n'est bordée que par un imperceptible talus-fossé. Son accès est conservé dans son angle sud-est.

Celle du sud-ouest s'appuie au nord sur la précédente. Elle est limitée à l'ouest par un fossé/talus semblable à celui de la précédente. Mais celui-ci s'interrompt au sud, là où commence un peuplement de pins maritimes. Il se peut que cette interruption ne soit pas due à un abandon de projet, mais à des terrassements et nivellement modernes réalisés au bulldozer, préalablement au reboisement. On remarque que du côté de la précédente basse-cour, elle n'est limitée par aucun talus-fossé. Sa superficie était d'au moins 1 ha.

Interprétation et chronologie

En l'absence regrettable de fouille, l'une et l'autre se fondent surtout sur des bases morpho-typologiques. Les relevés de bâti en cours devraient cependant permettre de les affiner ; ils doivent se poursuivre et donner lieu à une étude plus fine sur le château de pierre lui-même, associée à une étude de l'histoire de la famille de Sion.

La motte constitue l'élément apparemment le plus ancien de l'ensemble. Les rares fouilles de l'Ouest, et les études historiques, en particulier sur le comté de Rennes, placent leur érection aux ^{XI^e} siècle et ^{XII^e} siècle.

La tour carrée appartient à un modèle de construction castrale en pierre très précoce. Nous avançons l'hypothèse d'une construction contemporaine de celle de la motte ou légèrement postérieure.

Le château de pierre rectangulaire peut avoir pris la place de la ou des basses-cours initiales de la motte, en les régularisant. Avec sa tour-porte dans un angle, son pont dormant, ses archères simples, l'absence de bouche à feu (conservée ?), son appareil homogène, ses courtines à ressaut basal, il pourrait avoir été construit dans la première moitié du ^{XIII^e} siècle. C'est l'époque où, lors d'une donation à Marmoutier, Auffroy de Sion fait mention de son hébergement de Damenesc²⁶.

26. Arch. dép. Loire-Atlantique, H 113/10 n° 26 : « Aufredus de Syun .../... capellanie iuxta herbergamentum meum de Damenesc²⁶ ».

Demeure le problème des ouvrages défensifs terroyés, les grands talus, les douves et les glacis. Comme ils épousent le plan du château de pierre, la logique voudrait qu'ils ne lui soient pas antérieurs, mais contemporains ou légèrement postérieurs. On pourrait bien suggérer la possibilité d'aménagements avancés liés à l'artillerie, mais rien dans la taille ni les aménagements du château ne conforte cette hypothèse. Nous y voyons plutôt des défenses avancées destinées à éloigner du château de pierre d'éventuelles machines de siège, sans doute dotées de palissades et autres défenses de bois, soit immédiatement contemporaines, soit du ^{xiv}^e siècle, à l'époque de la guerre de Succession de Bretagne. Quant aux basses-cours, modelées sur ces glacis, elles doivent en être contemporaines.

De manière plus globale, tout indique que ce château a été abandonné très précocement. On peut d'abord citer deux comptes-rendus de visites du ^{xvii}^e siècle qui font état d'un château modeste, fortement ruiné et apparemment sans équipement d'artillerie²⁷. Au ^{xix}^e siècle, l'abbé Moisan, écrivait qu'il aurait été détruit au ^{xiv}^e siècle, en même temps que celui de Sion (« Le Château »)²⁸. Aujourd'hui, beaucoup d'arguments plaident pour cette thèse : aussi bien les données architecturales conservées que le fait que la famille originelle de Sion s'éteint au début du ^{xiv}^e siècle et qu'aucun seigneur résident n'y est plus jamais mentionné.

27. Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 2 E1 8, procès-verbal des terres et fiefs du marquisat de Fougeray, 25 juin 1644 ; MAUGER, Michel, « Documents pour servir à l'histoire de Bretagne : Procès-verbal des terres et fiefs du marquisat de Fougeray, juin 1644 » ; Bulletin et Mémoires de la société archéologique d'Ille-et-Vilaine, 94, 1996, p. 95 et 96 : « Ensuite, nous avons esté conduits au travers des Landes de la Brosse et dudict Syon où nous avons veu une justice eslevée dépendante de ladict chasteleynne de Syon et l'emplacement de l'ancien et vieil chasteau de la chasteleynne de Domnesche vers septentrion. Auquel emplacement se remarquent encores partye de vieux fondements dudict chasteau, attache de pont-levis, quelque tour d'icelluy, avecq grandes douves et fosse » ; Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 130, 1730, fond La Borderie, déclaration du marquisat de Fougeray : déclaration de la châtellenie de Sion par Marguerite de la Chapelle, dame de Sion, 21 novembre 1679 : « item la terre, seigneurie et châtellenie de Domnesche, avecq plusieurs grandes douves autour, restes de ceintures de murailles et marques de tours, attaches de pont-levis et anciennes fortifications, avecq la forest dudit lieu autour et joignant icelui emplacement, partie en bois en haute futaie et partie en bois taillifs, lizières, chevauchée et balliveaux, contenant 800 journaux environ ».

28. Très bon connaisseur des lieux et de l'histoire de Sion, l'abbé Moisan affirme que les châteaux de Sion (sur la Chère, château principal de cette famille qui détenait aussi Domnèche) et de Domnèche furent détruits au cours des guerres de Succession, et plus précisément par Du Guesclin dont la présence militaire au Grand-Fougeray et à Derval est bien connue, MOISAN, Abbé, Sion..., p. 11-12. Il cite, d'autre part, deux anecdotes tirées de l'inventaire des titres de La Galotière réalisé en 1722 par M. de Bréhier : la première, dont on ne peut que sourire, selon laquelle la tradition voulait alors que le château de Domnesche avait été détruit par Jules César. La seconde beaucoup plus intéressante, selon laquelle M. de Bréhier aurait entendu un paysan de 97 ans lui raconter que, 50 ans plus tôt, il avait vu abattre un chêne de 200 ans, qui poussait sur une tour en ruine du château. Si le fait est vrai cela signifie que le château était déjà abandonné vers 1470 (ibidem, p. 273).

Briangault : les vestiges d'un ermitage et d'un prieuré médiéval
(Figures 11, 18 et Photo 9)

Site non classé MH, non inscrit ISHM, non répertorié au SRA
CL II emplacement de la chapelle : x = 308854 y = 2307338

Briangault est aujourd'hui un lieu-dit à la corne nord du massif de Domnaiche. On y voit un bâtiment de type longère, présent, à peu près à l'identique, sur le cadastre de Sion de 1844. Il faut y ajouter le bois contigu, nommé bois de Briangault, qui s'étend sur environ 10 ha, et forme la pointe nord de la forêt. Mais ce bois se trouve en Sion-les-Mines ; il ne fait partie ni de la forêt, ni de Lusanger, dont il est séparé par une route est-ouest. Cet état de fait ne peut être que le rappel d'une histoire foncière, administrative et territoriale particulière. Et de tels exemples de cornes forestières placées dans des communes différentes du massif principal se rencontrent souvent ailleurs. Pour la forêt de Dommaiche, on pense au bois de Quimper, situé en Saint-Vincent-des-Landes, en pleine continuité de la forêt, qui, elle, se trouve en Lusanger.

Mais, si dans la plupart des exemples, comme celui du bois de Quimper, on ne dispose d'aucune source ancienne directe qui permette d'expliquer cette partition territoriale, pour Briangault, ce n'est pas le cas. En effet, c'est ce lieu – « locus » – et l'ermite qui y vit – « Gorin » – qui sont donnés à l'abbaye Notre-Dame-de-La-Roë entre 1116 et 1138. La donation initiale est faite par une famille dont le chef Jean porte ce nom de Breil ou Bois Ingaut (« de Nemore Ingaut »), avec ses frères Boter, Bernard et Maercherius ainsi que sa sœur Guerne. Puis le seigneur supérieur Geoffroy de Sion, avec l'accord de ses frères Aufroy et Guillaume, amplifie la donation en donnant des droits de bois et de pâturage dans leur forêt, et des terres communes au sud du massif. Des chevaliers de Brient Bœuf, seigneur d'Issé et Nozay, possessionnés dans ce secteur, ajoutent leurs dons de terres communes. Le but initial est à la fois matériel et spirituel : d'une part, donner une assise de droits, de terres et de revenus au futur prieuré, tant pour sa construction, que pour son entretien et sa vie future ; et d'autre part, afficher la foi des donateurs tout en contribuant au salut de leurs âmes.

Fondation très originale, puisque c'est un ermitage préexistant, qui est donné avec son ermite, pour être transformé en prieuré. On connaît un certain nombre de tels ermites à la fin du XI^e siècle et jusqu'au milieu du XII^e siècle, dans plusieurs secteurs forestiers de Bretagne orientale, de Normandie, du Maine et de l'Anjou occidentaux. Vital de Mortain, Raoul de La Fûtaie, et plus encore Robert d'Arbrissel sont les plus célèbres. Ils constituent une des expressions du bouillonnement spirituel qui accompagne la réforme grégorienne et les cartulaires des abbayes que les plus célèbres ont fondées permettent d'observer leur rôle moteur à Savigny, Notre-Dame-du-Nid-de-Merle et Notre-Dame-de-La Roë. Parmi ces cas bien documentés, se trouve Notre-Dame de Nyoiseau, abbaye de femmes fondée en 1109 près de

Segré par l'ermite Salomon, un proche de Robert d'Arbrissel. De la fondation aux années 1140, celui-ci joue un rôle majeur, sorte de co-abbé, tuteur moral et matériel, qui accompagne toutes les donations et les grandes étapes de la mise en place de l'abbaye. Pendant près d'un demi-siècle, on voit aussi que des hommes ermites dispersés dans les forêts voisines, gravitent autour de l'abbaye de femmes, une église leur étant d'ailleurs affectée qui était dédiée à saint Séréné. Pour La Roë, on observe le même phénomène, mais plus brièvement, de la fondation, vers 1096, aux premières années du siècle suivant, car c'est là une abbaye d'hommes qui se structure très tôt et qui substitue donc le mode de vie cénobitique à l'érémisme.

Mais au Breil-Ingault, comme dans plusieurs cas de cette époque, on constate que la fondation d'un prieuré peut aussi répondre à un besoin d'encadrement spirituel et territorial pour des communautés paysannes en croissance démographique et en expansion agraire. Ici, la preuve en est donnée à la fin de la pancarte, lorsqu'on voit que le Breil-Ingault se dote d'un cimetière, d'une église et de son autel que vient consacrer l'évêque de Nantes Bernard entre 1148 et 1169²⁹. En effet, un cimetière, une église, un autel, constituent plus que l'équipement d'un simple prieuré, ce sont les infrastructures de base d'une paroisse rurale en cours de fixation ; on doit parler ici de tentative de création d'un prieuré-cure. Comme pour tous les cas semblables que nous pouvons observer dans les régions comparables déjà citées, le lieu choisi se situe dans une zone forestière et intercalaire, jusque là non équipée, mais où une certaine conquête agraire est jugée possible, à égale distance de quatre centres paroissiaux préexistants, Lusanger (4 km), Sion (5 km), Saint-Aubin-des-Châteaux (5 km) et Saint-Vincent-des-Landes (5 km). En 1248, Aufroy de Sion procède de nouveau à d'importantes donations, cette fois-ci pour doter une chapelle proche de son hébergement de Damnesche, située dans son fief d'Herbert Marie (sans doute aujourd'hui Le Breil-Herbert en Saint-Aubin). Il en fait don à Marmoutier, demandant en contrepartie qu'un moine y soit affecté, soit résidant sur place, soit vivant à Sion, avec le moine de ce prieuré dépendant de Marmoutier³⁰. Il ne semble pas que cette nouvelle tentative, elle aussi proche de la forêt, ait réussi, car on ne parle pas par la suite de cette chapelle. Pas plus qu'on n'avait réussi avec Notre-Dame-de-la-Forêt donnée à Marmoutier avant le début du XII^e siècle, pas plus qu'on ne réussira plus tard en donnant Coëtoux à l'abbaye de Saint-Supice-la-Forêt. Sans doute a-t-on trop présumé des capacités agraires de ces sols ingrats, et de la dynamique humaine dans un secteur à la fois intercalaire et périphérique.

29. Arch. dép. Mayenne, Cartulaire de Notre-Dame-de-la-Roë, H 154, acte LVIII : « [De Herveio de Hareia] Hunc locum de Brilleio Ingaudi visitavit cymiterium et altare ecclesie consecravat Bernardus gratia Dei Nannentensis episcopus atque omnia dona supra scripta Michaeli tunc abbati et canonicis in pace confirmavit ». Événement daté par l'épiscopat de Bernard à Nantes (1147-1179) et l'abbatiate de Michel à La Roë (1148-1170).

30. Arch. dép. Loire-Atlantique, H 113/10 n° 26. Analyse de cette chartre par LA BORDERIE, de, Inventaire analytique des titres de Marmoutier situés dans l'évêché de Nantes, Nantes, Guéraud, 1866, n° 26, p. 19-20.

Le cadastre de 1844 nous a servi de base à la prospection. On y observe tout un ensemble de parcelles et de micro-toponymes qui renvoient tous au Breil-Ingaut : le Breil-de-Briangaud, bois taillis de 6 ha 88 a, le bois de la Chapelle, une lande nommée pièce du bois de la Chapelle, un terre nommée la pièce du bois de la Chapelle et surtout, un petit bâtiment de forme carrée, d'environ 10 m de côté, la chapelle de Briangaud.

Sur le terrain, c'est la parcelle H885, celle à l'intérieur de laquelle se trouve la chapelle (H886) sur le plan, qui retient le plus l'attention. Sa limite à l'ouest et au sud-ouest décrit un grand arc de cercle long de 200 m, puis tourne à angle droit vers le sud en se prolongeant en ligne droite sur 150 m, jusqu'au carrefour. Or cette limite ne consiste pas en un simple système fossé/talus classique. Il s'agit d'un fort fossé, profond de 1,20 m à l'endroit où a été levé un profil, plus en d'autres, et ce malgré l'accumulation des feuilles et de l'humus. De chaque côté, il est encadré par deux talus parallèles – ce qu'on ne voit pas ailleurs –, un seul pour le bras sud, La structure atteint 10-11 m de largeur.

Partout à l'intérieur, sauf dans un petit secteur au nord-est, trop pentu et rocheux, sous une chênaie dont les plus anciens sujets atteignent 200 ans, et, sur une surface qui dépasse au total 2 ha, se voient des billons fossilisés. Espacés très régulièrement de 3,50 m, hauts de 0,20 m à 0,30 m, orientés sud-nord, perpendiculairement à la pente, ils forment un moutonnement étonnant, encore plus visible en lumière rasante, le soir ou le matin. Au centre de l'arc, plus trace de chapelle, mais à 50 m à l'intérieur, le relief s'élève et forme une sorte de plate-forme orientée est-ouest, de 35 m sur 20 m. Il s'agit d'un petit pointement rocheux naturel aménagé : ses bords sont constitués de gros blocs de quartzite allant de 1 m à 1,80 m, certains peut-être en place, mais la majorité déplacés, pour permettre l'aménagement d'une terrasse surélevée de 1 à 2 m ; au pied sud de celle-ci, se dresse un petit monticule de pierres très fruste, haut de 1,50 m, en forme de pyramide, avec une petite niche au centre et au sommet une croix de ciment. Derrière, un arbre ornemental à fleurs rouges.

Ce très modeste oratoire montre qu'on se trouve là au cœur d'un lieu de culte discret sans doute, mais toujours actif, témoin d'une pratique religieuse vieille de plusieurs siècles. En effet, la superposition des photos satellitaires, du cadastre moderne et du plan napoléonien permet de localiser la chapelle de 1844 exactement au nord de cet oratoire, sur la plate-forme aménagée. Au ^{xix}^e siècle, elle était dédiée à saint Laurent et on y venait en pèlerinage pour obtenir la guérison des furoncles, en déposant des poignées de clous de fer. Sa destruction date de la fin du ^{xix}^e siècle et, à son emplacement fut posée une statue de saint Antoine, où, jusqu'au début du ^{xx}^e siècle, on conduisait les enfants qui tardaient à marcher ³¹. Cette chapelle faisait suite à un précédent lieu de culte reconstruit au ^{xviii}^e siècle et

31. CHAPRON, Joseph, Dictionnaire des coutumes, croyances et langage du pays de Châteaubriant, Châteaubriant, imp. B. Simon, 1924, p. 86.

béni en 1760. L'âge des plus vieux chênes de cette parcelle H885, implique que les labours en planches qu'ils fossilisent ont été abandonnés autour de 1800. Or, cette datation correspond parfaitement à une notation de l'abbé Moisan selon lequel, jusqu'en 1774, il existait un village encore habité près de la chapelle. La suppression de l'assemblée du 10 août à la fête de saint Laurent, en raison de « batteries » – il y eut un mort – amena l'abandon et la destruction du village. Il note la présence de quelques ruines d'anciennes constructions³². Nous n'en avons pas trouvé trace.

En revanche, il se peut que les 3 ou 4 petites carrières visibles aujourd'hui à moins de 50 m de l'emplacement de la chapelle, aient été creusées pour ces constructions. Cela explique en tout cas pourquoi tout le pourtour de la chapelle porte des labours fossiles. Le fait peut d'ailleurs étonner, car ils se situent sur une pente exposée plein nord, a priori peu favorable à la culture. Mais on doit penser que cet environnement fossilisé ne constitue qu'une partie de l'enclos initial : la forme du talus implique que celui-ci se prolongeait au nord et à l'est sur une superficie nettement plus grande. C'est en tout cas un environnement et un paysage bien différents de ceux d'aujourd'hui qu'il faut envisager pour la chapelle de ce XVIII^e siècle, un paysage beaucoup plus ouvert de type clairière au sud, à l'ouest, et au nord, fermé aussi de ce côté par d'autre bois. On n'en a pas la preuve écrite, mais il y a toutes les chances pour que la reconstruction se soit faite sur les fondations de la chapelle précédente où des mariages sont attestés en 1674 et 1686³³.

Remontant ainsi le temps, nous ne sommes plus qu'à cinq siècles et demi de la fondation initiale et de l'ermitage de Gorin. Si les traces de labours visibles ne datent que de la fin du XVIII^e siècle, il est en revanche vraisemblable que le fossé-talus si particulier de ce bois de la Chapelle fut établi dès le XII^e siècle, pour délimiter l'espace proche du prieuré autour de la chapelle, et que ces billons fossilisés perpétuent une pratique du Moyen Âge. La présence d'un desservant de l'église, implique la présence de familiers, et la nécessité de cultiver pour se nourrir, voire aussi pour subvenir à l'entretien du lieu de culte. Enfin, la prospection a livré une dernière information sur l'activité ancienne du lieu, sous la forme de deux ferriers. Le premier de petite taille (10 m x 5 m et 1 m de haut), à l'intérieur même de l'enclos, se superpose aux billons qui le contournent et lui sont donc postérieurs. Le second à 150 m au sud, certes beaucoup moins important que ceux du bois de Quimper ou de la ligne coupe-feu, mesure cependant 50 m sur 20 m pour une hauteur maximale de 1 m. C'est le témoignage de l'activité de bas-fourneaux dans l'environnement immédiat et même dans l'enclos du prieuré. Sans fouille, on ne peut bien sûr les dater. Cependant, on ne saurait manquer de rappeler qu'en 1226, Aufroy de Sion donne à ce prieuré le droit de faire fonctionner une forge dans sa forêt de Domnaiche. Nous avons montré ailleurs que, si les seigneurs sont les premiers acteurs

32. MOISAN, Abbé, Sion..., p. 125 et 261.

33. Ibidem, p. 124.

et bénéficiaires de la métallurgie du fer de cette époque, certains établissements religieux, et spécialement l'abbaye de La Roë pour cette région, pouvaient aussi s'y intéresser de près³⁴.

Au vu de toutes ces observations et données textuelles, il apparaît bien que le choix du site, en lisière de la forêt de Domnaiche n'a rien de fortuit. Le toponyme même évoque doublement un site écarté et forestier : le Breil, partie de bois ou forêt réservée pour la chasse au Moyen Âge, et Ingault, dérivé de Wald, la forêt en germanique. C'est donc le breil dans la forêt. Situé à une lieue de tout centre paroissial, dans un lieu sauvage, environné de la forêt et des bois, enfermé et même cloîtré dans son enclos de terre, dominé par le chaos minéral des rochers entassés, tout en fait le lieu idéal pour implanter un ermitage puis y dresser la chapelle d'un prieuré!

Des aménagements agraires et hydrauliques, des parcellaires
et des chemins anciens fossilisés (Figure 4)

Vestiges non classés MH, non inscrits ISHM, non répertoriés au SRA

Un grand parcellaire cultivé et irrigué
en aval de l'étang du château (Figure 19)

Le petit canal qui fait office de seconde douve au nord du château et qui longe l'étang actuel est tout à fait artificiel ; à l'origine, il se trouvait peut-être au-dessus du niveau de l'étang primitif, et il dérivait les eaux du ruisseau. C'est toujours le cas aujourd'hui. Mais vers où et pourquoi ?

On peut le suivre presque parfaitement conservé sur 750 m en aval de la chaussée de l'étang, toujours contenu par un talus qui décrit une large courbe, placé à environ 2 m au-dessus du fond du thalweg, et suivant une pente très régulière. Nous avons d'abord pensé qu'il pouvait alimenter un moulin en aval. Mais rien de cet ordre n'a été découvert. Par ailleurs, cet ensemble talus-fossé, d'une taille supérieure à celle des talus-fossés agraires modernes, finit par rejoindre le thalweg et le ruisseau primitif qui suit la lisière, à 100 m à l'est de la Salmonnière.

Le fossé et la lisière délimitent ainsi une très longue parcelle de forêt d'environ 12 ha au faciès bien particulier. D'abord par son peuplement arboré constitué d'une très grande majorité de bouleaux et de grosses touffes de noisetiers, avec ici et là, quelques chênes épars et de rares châtaigniers. Dans le sens de sa longueur, d'est en ouest, la parcelle est divisée en deux par un talus très doux de 30 à 40 cm de hauteur et sans fossé, conservé sur presque toute la longueur et qui suit lui aussi une pente très régulière. La parcelle la plus élevée, donc la plus proche du canal présente

34. MEURET, Jean-Claude, « Le fer, le pouvoir et la forêt entre Anjou et Bretagne du XI^e au XV^e siècle... », p. 142-144 et charte de 1226 et sa traduction p. 184-185.

un sol plat, sans aménagement. Ce n'est pas le cas de la seconde, la plus basse, qui est elle, totalement occupée par des ados ou billons fossilisés, espacés exactement de 3,50 m (dix pieds ?) orientés nord-sud, et en légère pente vers le fossé de la lisière. Cette dernière organisation si particulière ne peut s'expliquer autrement que par la présence ancienne d'une zone de cultures, les ados étant destinés à favoriser l'évacuation des eaux, le réchauffement de la terre et une pousse plus rapide.

Mais on est amené en même temps à supposer que le canal qui circule au-dessus était destiné à irriguer les fossés de ces billons bien sûr, ainsi que la parcelle plane, peut-être vouée à l'herbe. Il faut avouer qu'un tel usage n'est pas connu pour la région dans les textes anciens, et qu'il est impossible de dire à quelles cultures on le destinait. Mais on sait que l'on arrosait autrefois des prés dans certaines régions de Bretagne, pour produire des regains³⁵. En moyenne montagne, la pratique était encore fréquente, il y a peu. Une dernière observation doit être mentionnée dont on ne sait pas s'il faut la mettre en rapport direct avec le canal ou avec l'étang : au pied sud de la digue actuelle, juste sous le canal, se voient des restes d'au moins trois plates-formes indiscutablement aménagées car elles rompent la pente. On y note même deux îlots de *Mercuriale* pérenne, plante totalement absente du reste de la forêt, hormis à l'intérieur du château de pierre où on a vu qu'elle abonde. Cette plante calcicole semble pour nos régions très inféodée à des milieux ayant reçu des apports de calcaire artificiels, grâce à la dégradation du mortier de chaux pour le château. Dans ce dernier cas, la plante constitue un indice de ruine maçonnée sous l'humus. Dans l'hypothèse très recevable de bâtiments à cet emplacement, deux possibilités sont à envisager : soit les restes d'un moulin auquel on doit forcément penser dans le cas d'un étang médiéval, et de plus sur un site castral, mais malheureusement, il n'est jamais mentionné dans les textes ; soit les restes de constructions liées au canal, à son contrôle ou à son exploitation. On ne saurait trancher.

La datation de cet ensemble agraire fossilisé n'apparaît pas d'emblée. Deux indices incitent cependant à faire remonter sa création à plusieurs siècles : d'abord son absence de délimitation sur le cadastre de 1844 où il est fondu dans la section C, feuille unique de la forêt ; ensuite, le fait que depuis son captage, ce canal fait partie intégrante des équipements mêmes du château, alimentant en eau sa large douve nord. Tous ces aménagements ont été mis en place en aval de l'étang, du château et de ses basses-cours. Ils semblent bien former avec ceux-ci un tout cohérent et leur être contemporains. Ce qui pourrait en faire des terres cultivées à proximité immédiate du château, par les dépendants vivant dans les basses-cours. Enfin, il est certain que cette grande parcelle exploitée, irriguée, cultivée,

35. Des textes évoquent l'irrigation de prairies au Moyen Âge en Normandie, DELISLE, Léopold, *Etude sur la condition de la classe rurale et l'état de l'agriculture en Normandie*, 1851, p. 273, cf. PICHOT, Daniel, « L'herbe et les hommes : prés et pâturages dans l'ouest de la France (XI^e-XIV^e siècle) », BRUMONT, Francis (dir.), *Prés et pâtures en Europe occidentale*, Flaran, XXVIII, 2008.

était par nature hors de la forêt : la preuve en est l'absence totale de talus le long du ruisseau qui forme actuellement la lisière nord en ce secteur de forêt. A contrario, il est évident que le canal, et son gros talus maître, constituaient « autrefois » la limite de ce secteur nord de la forêt, avant que celle-ci ne reconquière la parcelle aménagée. On en a confirmation sur le plan de 1756, où le tracé de la lisière correspond nettement à ce gros talus-fossé.

En lisière, des éléments de parcellaire fossilisés (Figure 4)

Cette prospection n'a pas été menée sur toute la périphérie de la forêt ; les travaux réalisés après l'incendie de 1976 la rendant inutile dans beaucoup de secteurs. Il a cependant été possible d'y repérer des talus ou champs fossilisés, en particulier sur la lisière nord-ouest moins touchée.

La butte des Moulins, où se trouve la Pierre de Hochu est un premier exemple avec plusieurs talus-fossés, certains cadastrés, d'autres non, et donc probablement plus anciens. Ils se greffent dans leur partie sud sur un très vieux chemin creux est-ouest qui se dirige exactement au sud de la ferme de L'Ennerie. Mais il vient buter sur la lisière et on n'en voit pas trace hors de la forêt, pas plus que sur le cadastre napoléonien.

De même, sur la lisière nord, au niveau de La Salmonnière, existe un champ rectangulaire de 85 m x 47 m pris dans le massif, bordé par un talus classique sur trois côtés. Au nord, au lieu de se refermer, le talus se développe vers l'ouest sur 200 m, à 22 m de la lisière actuelle et vient mourir sur un redan nord sud de la lisière. Rien de cela n'est cadastré en 1844, ni au ^{xx}e siècle.

Dans la corne proche de Launay-Domnaiche se voient aussi des mares et quelques talus internes non cadastrés, donc très antérieurs à 1844. Enfin, un peu à l'est de La Cibotière, existent de grandes parcelles, dont une occupée sur toute sa surface par des billons bien conservés. Là encore, aucun indice ne permet de remonter à plus d'un siècle et demi – l'âge des plus vieux chênes – et il est impossible de choisir une datation entre le Moyen Âge ou l'époque moderne, même si cette dernière paraît ici plus vraisemblable.

À cela doivent bien sûr être ajoutés les éléments de parcellaire ancien décrits plus haut près de La Salmonnière et à Briangault.

De manière générale, ces anciens parcellaires aujourd'hui inclus sous le couvert forestier montrent que la lisière n'a jamais été complètement figée. Ils sont les témoins en terre de la pulsation séculaire du massif, avec des phases de contraction lors de petits défrichements, puis des phases de reconquête de l'arbre, le tout étant à placer dans une fourchette séculaire très large, mais bien antérieure à 1844.

L'examen de la carte et des grandes lignes du paysage montre que certaines conquêtes agraires anciennes de plus grande ampleur que quelques champs, n'ont pas été reprises par la forêt : on en voit deux ensembles

très nets plutôt à l'ouest, en direction de Lusanger. D'abord le secteur de L'Ennerie qui décrit un arc de cercle de 500 m de rayon, comme une morsure de chenille dans une feuille. Et puis le triangle qui va de Launay-Domnaiche à La Salmonnière pour s'enfoncer dans la forêt comme un coin de bûcheron, jusqu'à l'étang du château. L'un et l'autre témoignent d'opérations d'une certaine envergure un peu plus anciennes, attribuables au Moyen Âge central, si on se fie aux toponymes de L'Ennerie, La Salmonnière, Launay. On peut enfin observer que beaucoup de ces empiètements agraires anciens sur la forêt se trouvent en lisière nord et nord-ouest, soit en direction de Sion, le siège de la seigneurie médiévale initiale. On n'en observe guère au sud et à l'est. Dans ces secteurs, les franges de la forêt ont sans doute été figées antérieurement, à l'occasion de semi-défrichements issus du haut Moyen Âge. Sur ces marges existait une large bande tampon d'environ 500 m de profondeur occupée par des landes dont on a vu qu'elles sont citées dès le ^{xii}^e siècle. Elles allaient de Briangault jusqu'à la corne sud-est, désignées sur le plan de 1756 comme « lande enclose par M. de Grandville » ou « landes du Sauzay », et encore nommées landes de Briangord en 1844 ; elles occupaient tout l'espace au sud de la forêt entre la lisière et Couëtoux, nommées landes tout court en 1756 et landes de Couëtoux sur le plan de Lusanger de 1844. La proximité immédiate du bois de Bourru à moins d'1 km au sud, permet de penser que ce sont bien des landes secondaires issues d'une dégradation volontaire de la forêt par l'homme, qui coupa un grand massif primitif en deux.

Les chemins dans la forêt (Figures 3, 4 et 8)

Pour comprendre la genèse des chemins de la forêt, il est nécessaire de confronter la carte des lignes d'exploitation actuelles au plan de 1756 et à celui que fournit le cadastre de 1844, puis de prospecter pour trouver les itinéraires les plus anciens.

En premier lieu, on observe que sur le plan de 1756, ne sont portés que trois itinéraires : le « chemin ferré » attribué aux Romains avec un tracé bien rectiligne, puis un chemin sinueux nord-sud nommé « le chemin marchand », et le chemin limite entre la forêt de Domnaiche et le bois de Quimper qui ne porte pas de nom, et lui aussi sinueux. L'actuel réseau de lignes forestières orthogonales n'existe pas. A l'ouest, un autre chemin nord-sud nommé le « Pas chevalier » forme la lisière ; il est bordé à l'ouest par des pièces de terre.

Sur le plan de 1844, apparaissent des changements considérables. De grandes lignes forestières orthogonales ont été ouvertes. Ce sont les plus importantes aujourd'hui conservées : Grande Ligne, Ligne de Domnaiche, Ligne Neuve, Ligne Blanche... En lisière sud, ont été construits deux pavillons de même taille, disposés face à la route, de part et d'autre de l'entrée de La Grande-Ligne. Leur symétrie est encore accentuée par le four à l'est et un petit édifice de même taille à l'ouest. À l'évidence, cette dis-

position s'inscrit dans l'esprit des pavillons d'accueil de l'Ancien Régime, placés symétriquement à l'entrée des châteaux ou allées principales des grandes propriétés : on a voulu souligner ici l'accès à La Grande-Ligne et au haut-fourneau de La Hunaudière, à 4,5 km au nord. Cet aménagement, comme le réseau orthogonal et « rationnel » du massif, a très probablement été mis en place à la fin du XVIII^e siècle, à l'époque du prince de Condé, après le levé du plan de 1756.

Enfin, en comparant les états de 1844 et 2010, on remarque que la trame des chemins a été sensiblement modifiée. Sans doute, les grands axes demeurent-ils identiques : La Grande-Ligne d'abord, cette épine dorsale qui relie en ligne droite La Cibotière à la forge de La Hunaudière, et aussi la majorité des grandes lignes (de Domnaiche, Ligne-Neuve, Ligne-Blanche...). Mais on observe aussi la création de lignes secondaires dans la partie centrale, destinées à subdiviser les parcelles. De plus, la forêt est maintenant traversée par un grand coupe-feu large de 50 m et long de 2 km. Et, accessoirement, l'étang de Domnaiche a été remis en eau. Tous ces travaux sont bien sûr consécutifs au grand incendie de 1976.

Mais l'étude conjointe des plans de 1756 et de 1844 permet de remonter plus loin. Sur l'un et l'autre apparaissent en effet plusieurs chemins totalement différents du réseau actuel. Ils sont au nombre de quatre et se signalent par leur discordance par rapport aux voies orthogonales, par des tracés toujours plus ou moins sinueux ainsi que par une orientation nord-sud.

Le premier, qui n'est pas figuré en 1756, traverse le massif à 300 m à l'est de L'Ennerie. Aucun texte ou information ancienne ne peut lui être rattaché. On peut seulement constater qu'il met l'arc de défrichement de L'Ennerie en relation avec le nord en direction de Sion, siège de la seigneurie médiévale. Il existe toujours aujourd'hui, sinueux, discret, et cependant porté sur la carte IGN.

Le second, seulement tracé en 1844, se trouve au niveau de La Salmonnière d'où il part, et se prolonge sur quelques centaines de mètres vers le sud dans la forêt. Il n'a pas été vu sur le terrain.

Le plus important traverse la forêt du nord au sud dans sa partie centrale. En 1756, il est nommé « le chemin marchand » et même tracé au sud, hors de la forêt, passant à l'est de Couëtoux. Au nord, il débouche vers l'emplacement du château de Domnaiche – mais celui-ci n'est pas figuré – et longe ensuite la lisière vers Launay (de Domnaiche). Sur le plan de 1844, son tracé est plus précis ; il commence à la lisière sud, à 500 m à l'est de La Cibotière ; puis il se poursuit en continu en suivant un axe général nord/nord-ouest agrémenté de nombreuses sinuosités ; il passe près de la motte de Domnaiche puis remonte le plateau et s'arrête en lisière entre Domnaiche et Launay-Domnaiche. Sur le terrain, il a été possible de l'identifier sur trois tronçons bien distincts. Le premier à l'entrée sud de la forêt, mesure 300 m et c'est le plus net car là il se présente sous la forme d'une belle structure – trop belle et trop fraîche pour être très ancienne – large

de 11,50 m comprenant une chaussée de 6 m, très légèrement bombée, bordée de légers fossés, puis de deux beaux talus hauts de 0,80 m. Ensuite, il se perd sur 250 m. Il semble alors réapparaître, mais sous une forme très différente qui se résume à une ligne en creux souvent étroite, qui se dédouble parfois, et qui est toujours dépourvue de fossés et de talus. Très vite, il disparaît jusqu'au ferrier de La Grande-Ligne. Puis, on le retrouve au-delà de cette ligne, discret, fuyant, toujours en creux de 0,30 m à 0,40 m, sans fossé ni talus, parfois large de 6 m, mais souvent moins, se dédoublant souvent pour former des sortes de fuseaux avec de petits terres-pleins intermédiaires. Il se poursuit ainsi sur 300 m jusqu'à la motte et donc à l'entrée du château. Là il se fond dans un ensemble de cheminements en creux séparés de terre-plein nombreux et confus. Au-delà, la zone humide de la queue de l'étang complique et perturbe la lecture. Enfin, jusqu'à la lisière proche de Launay-Domnaiche nous n'avons pas eu l'occasion de le rechercher.

Il s'agit là d'un chemin axial et important dans la seigneurie de Sion des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècle. Celle-ci avait en effet son siège et château majeur au lieu-dit « Le Château », sur la Chère, à 4 km au nord du massif. Ce siège de seigneurie était relié à sa forêt de Domnaiche par un chemin conservé en limite de Sion et Lusanger sur près de 3 km. Il entrait dans la forêt au niveau de Launay-Domnaiche et continuait dans la forêt sous la forme fossilisée que nous décrivons ici. Il constituait ainsi pour les seigneurs un accès direct à leur forêt, élément dont on sait l'importance majeure dans les seigneuries médiévales. En même temps, il permettait l'accès au château de la forêt, lieu dont l'inventaire a montré qu'il était plus qu'une résidence secondaire, mais plutôt un lieu comparable à ce que fut le château de Vioreau pour les seigneurs de Châteaubriant. Et puis vers le sud, le chemin menait entre autres à l'abbaye de Couëtoux, prieuré qui ne peut avoir été créé et confié à l'abbaye de femmes de Saint-Sulpice-la-Forêt, sans l'assentiment et le contrôle des seigneurs de Sion, au cours du ^{xii}^e siècle ou ^{xiii}^e siècle.

De ce tracé, nous retenons comme vraiment « anciens » et pour tout dire médiévaux, les tronçons les plus ténus, en creux, souvent étroits et sans aménagement de talus ou fossés. Plus qu'un chemin, il faut y voir un cheminement en négatif, résultat du simple passage répété des hommes et des animaux, sans terrassement ni aménagement préalable, et bien sûr sans nulle intervention de l'arpenteur ou de la science gromatique. On est ici dans une toute autre époque et une toute autre culture que celle de la voie antique qu'il coupe au milieu de la forêt, mais dans une zone malheureusement perturbée.

Un dernier chemin, que l'on voit aussi en 1756 et 1844, traverse la forêt de part en part, mais plus à l'est. Visible sur toute sa longueur, son tracé sert doublement de limite, d'une part, entre la forêt de Domnaiche et le bois de Quimper, et, en même temps, entre Lusanger et Saint-Vincent-des-Landes. Pour ses deux tiers sud, il est aujourd'hui longé par une ligne recalibrée après 1756; et dans ce secteur, son unique talus-fossé bordier présente un

profil assez frais, encore redressé, avec une amplitude de 1 m qu'on pourrait attribuer à des curages récents, aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles. Pour mieux retrouver son état initial, il faut donc chercher ailleurs. Heureusement, dans son tiers nord, il décrit une large courbe, ce qui fait qu'en cet endroit, la ligne forestière actuelle l'épargne en s'en écartant nettement, pour suivre son tracé rectiligne. Il s'imposait alors d'aller observer in situ ce tronçon de 750 m abandonné depuis deux siècles. A ses deux extrémités, la structure est bien visible, talus côté forêt de Domnaiche et fossé côté Bois de Quimper, avec des formes plus douces et une amplitude de 0,60 m seulement. Quant au chemin, tracé côté bois de Quimper sur les cartes, il ne se distingue pratiquement pas : le fossé en tenait probablement lieu, un peu comme on a pu l'observer plus haut sur les autres chemins médiévaux. Et puis on constate que dans la partie centrale du tronçon, sur une longueur de 150-200 mètres, le fossé-talus disparaît. Le fait resterait inexplicable si on ne voyait pas que c'est justement dans ce secteur que s'étend le grand ferrier n° 2 de la Ligne coupe-feu : les monceaux de scories ont scellé le fossé-talus et celui-ci a été arasé et comblé à la périphérie, sans doute pour permettre la circulation des férons. Comme on le verra un peu plus loin, c'est là une observation stratigraphique fort intéressante pour dater le ferrier.

D'autre part, on a vu que l'examen serré des limites assignées aux terres données lors de la fondation initiale du Breil-Ingault au ^{xiii}^e siècle, malgré le flou des textes de l'époque, fournit des limites précises ; que les landes et terres communes longent la lisière est et qu'elles vont de la Bœufferie (Boeria) à la chaussée antique (« calciata »). Sept siècles plus tard, en 1844, le cadastre de Saint-Aubin les nomme justement toujours landes de « Briangord ». Or l'acte précise aussi que les donations sont limitées par les bornes du château (« de sua communi terra per viam que dicitur Boeria usque ad metas castelli »).

Pensant à des bornes de pierre, ou plus simplement à des arbres ou des rochers remarquables – limites qu'on rencontre dans les chartes de ce type au ^{xiii}^e siècle – il nous a longtemps semblé vain de chercher à les retrouver. Mais les textes et le terrain s'éclairant de plus en plus, il est apparu peu à peu, et dans un premier temps, que les bornes du château ne pouvaient désigner autre chose que ce talus limite : le « castellum », c'est celui des Sion (sans doute pas celui de Domnaiche mais plutôt celui de la Chère), les « metas », ce sont celles du domaine propre de ces seigneurs et donc ici celles de leur forêt. Pouvait-on créer limite à la fois plus évidente et plus indéplaçable qu'un talus ? Délimitation foncière et seigneuriale longée par un chemin, ancré dans les esprits et dans le paysage sur 1,5 km, dès le début ^{xiii}^e siècle, ce talus a aussi été très naturellement utilisé comme limite paroissiale. C'est aujourd'hui encore l'explication de sa double fonction : séparation entre une forêt et un bois pourtant contigus, et limite entre deux communes (Figure 8). L'examen de la carte de la forêt dressée en 1756 nous a permis d'aller plus loin encore : en effet, la limite entre la forêt et le bois de Quimper y est tracée sous la forme d'un chemin figuré par un

trait double. Mais en plus, et exactement le long de ce chemin et côté forêt, sont portés dix sept C que la légende désigne comme des « pierres plantées qu'on croit estre des bornes ». S'agit-il là des « metas castelli » mentionnées au ^{xii}^e siècle ? Très probablement, ou au moins leurs remplaçantes, et cela implique que ces bornes du château consistaient d'une part en un chemin et un fort talus, mais aussi en véritables bornes de pierre plantées sur celui-ci. Nous avons bien sûr rêvé de retrouver certaines d'entre elles. Mais, la prospection attentive menée en 2010 le long de ce talus-fossé s'est avérée vaine. La raison peut tenir à des déplacements, mais aussi à leur abandon, leur chute puis leur recouvrement par l'humus forestier.

La datation ainsi proposée pour ce talus limite, permet d'aller encore plus loin dans la chronologie relative de la forêt. En effet, dès le moment où un ferrier – le n° 2- recouvre cette limite et la scelle, il ne peut que lui être postérieur. Que ce soit de quelques décennies ou de quelques siècles, cela fournit un jalon précieux pour la datation de ces monceaux de scories et de l'activité des bas-fourneaux qui les ont produites : ceux-ci n'ont pu fonctionner qu'entre ^{xii}^e siècle et ^{xv}^e-^{xvi}^e siècles. Rappelons aussi que, la chaussée de laitier décrite plus haut, et qui a servi à évacuer les scories de ce ferrier se place encore après.

De cette étude des chemins médiévaux ou issus du Moyen Âge, on retiendra leur modestie et leur quasi absence de structure par rapport à l'Antiquité. On remarquera aussi leur direction nord-sud, totalement discordante par rapport à celle de la voie romaine. C'est que la logique des flux humains et donc des voies ne s'inscrivait plus du tout dans les mêmes territoires : axée sur le château siège d'une petite seigneurie au ^{xii}^e siècle, elle s'inscrivait dans le cadre beaucoup plus large des cités et de l'Empire à l'époque gallo-romaine. La chaussée antique mène à Rome, le chemin médiéval au château ou à l'église.

•

Une fois encore, il a pu être démontré que la forêt constitue un remarquable conservatoire archéologique, à la condition qu'on y entre, qu'on y marche et qu'on y cherche assidûment toutes les traces que l'homme a pu y laisser.

À l'origine simple exercice de prospection et d'inventaire, conçu comme une mise à l'épreuve dans le détail d'un article consacré au fer en 2007, cette recherche sur la forêt de Domnaiche s'est révélée très productive (figure 3). Elle a d'abord permis de décrire dans le détail tant par l'écrit que par les relevés, plusieurs sites connus mais qui n'avaient été présentés jusque là que de manière trop générale : la pierre de Hochu et le château de Domnaiche sont dans ce cas, avec des relevés de détail qui dépassent le seul mégalithe et le seul château de pierre, mais qui incluent leur environnement. Les ferriers n'avaient jamais été localisés avec précision et encore moins relevés : on en connaît maintenant l'extension exacte ainsi que le nombre, même si quelques petits amas ont forcément échappé à la prospection. Leur volume étant estimé en dizaines de milliers de m³, on peut

maintenant mieux mesurer le poids de la métallurgie ancienne dans ce massif. Une voie romaine était soupçonnée depuis le XVIII^e siècle et on en parle depuis le XIX^e siècle, mais sans jamais la chercher réellement sur le terrain. La prospection systématique a permis de la décrire, d'en cartographier le tracé sur la quasi-totalité du massif, et d'en lever des profils. Jamais non plus on n'avait cherché à filtrer les textes médiévaux pour en trouver des mentions. À cela s'ajoutent de vraies découvertes, d'abord une enceinte de terre « ancienne », puis des parcellaires et aménagements agraires eux aussi « anciens » tous en lisière ; des chemins médiévaux sans doute peu transformés. Et plus encore l'émouvant environnement de Briangault, ermitage-prieuré fondé au XII^e siècle, en partie fossilisé par la forêt et bien documenté par les textes. De manière générale, on ne soupçonnait pas que le paysage de la forêt ait pu receler tant de vestiges et fluctuer à ce point avant 2010, et avant le grand incendie de 1976.

Bien sûr, un tel inventaire, s'il fournit un état des lieux de la surface du sous-bois, ne répond pas toujours aux questions de chronologie. Et on dira toujours que sans fouille on ne date jamais précisément un site. Mais, ici, c'est la forêt entière qui constitue un ensemble archéologique, et elle ne sera jamais fouillée dans sa totalité. Il faut donc s'en tenir aux datations relatives obtenues par des moyens autres. Comme en archéologie de fouille, comme en archéologie du bâti, il existe une stratigraphie du paysage et de la forêt, qui permet des datations relatives : d'abord à partir d'une relecture serrée des textes médiévaux, confrontée aux données réelles observées in situ et replacées sur les plans les plus anciens. Ainsi, il a été possible de comprendre que les anciennes landes de la lisière au sud et à l'est, sortaient du XI^e siècle et sans doute du haut Moyen Âge, de comprendre que le talus qui sépare la forêt de Domnaiche du bois de Quimper remonte au moins au XII^e siècle.

Mais aussi grâce à une étude attentive de la superposition ou de l'intersection des éléments conservés : c'est en voyant que le ferrier de la ligne coupe-feu scelle le grand talus-limite précédant qu'on a pu le caler entre le XII^e siècle, et avant le XV^e-XVI^e siècle ; en cartographiant ferriers et chemins, qu'on est arrivé à la même conclusion ; ou en considérant l'âge des chênes qui poussent aujourd'hui sur des parcelles en billons qu'on a pu faire remonter ces derniers au moins au XVIII^e siècle ; de même on peut conclure que des talus et parcelles inclus dans la forêt et qui ne figurent pas en 1756 ou en 1844, risquent d'être antérieurs.

Mais il demeure souvent impossible de dater certaines structures : on a réalisé des labours en billons au XX^e siècle, pour l'enrésinement (mais ils sont moins réguliers) ; on les pratiquait encore à Briangault autour de 1800 ; mais rien ne dit qu'ils ne perpétuaient pas une technique culturale plus ancienne. Les talus posent eux aussi de réels problèmes de datation : un talus ancien, si son fossé a continué à être curé au cours des siècles, peut paraître frais et moderne comme c'est parfois le cas de celui qui sépare bois de Quimper et forêt de Domnaiche ; un talus de champ intra fores-

tier, s'il n'est pas porté au cadastre de 1844, risque d'être antérieur à cette date, mais il peut aussi avoir été simplement négligé par les arpenteurs, d'autant qu'il faisait partie de la même parcelle cadastrale. L'impression générale est cependant que le talus est rare au Moyen Âge, réservé à des délimitations foncières majeures, celles de la forêt en lisière ou avec un bois contigu, ou bien encore d'un prieuré mis par nature hors de la seigneurie foncière laïque. Les autres talus-fossés parcellaires semblent plutôt remonter aux Temps modernes, lorsque se développe et évolue le bocage, en même temps que se transforme la propriété foncière. Enfin, il est un site à la fois majeur et complexe, celui du château, qui nécessitera des études plus approfondies, pour mieux asseoir les propositions de datation. Il est prévu d'y terminer les relevés pierre à pierre des quatre faces, pour affiner l'analyse architecturale, et de retourner aux textes pour mieux cerner la famille de Sion qui a construit et habité cet « herbergamentum ».

Depuis quelques années déjà, les responsables de la forêt de Domnaiche mettent en place une gestion raisonnée, durable et tournée vers le public. Pour cela, ils souhaitent intégrer toutes les approches et outils permettant de la réaliser. En fournissant des données précises et des analyses sur des vestiges mal connus ou même ignorés, cet inventaire permettra – souhaitons-le – d'y intégrer les dimensions archéologique, historique et patrimoniale.

Avertissement : les deux noms propres de Domnaiche et de Briangault sont souvent cités avec des graphies différentes. La règle suivie est la suivante : chaque fois qu'il s'agit de la forêt ou du lieu-dit actuel, ils sont orthographiés selon la norme de l'IGN (Domnaiche et Briangault). Chaque fois qu'il s'agit d'une citation historique, c'est l'orthographe employée dans le texte ou la situation de l'époque qui est employée (Domnèche, Domnesche, Domenesche, Domenescha, Damnesche, Breil Ingault, Briangaud, Briangord...).

J.-C. Meuret

Figure 3 : "Plan des forêts de Domnaiche et de Quimpert et des landes situées entre ces forêts et les terres du village de la Forêt et du Perray, les bois de Bourru et les terres du village et du prieuré de Couetou, dressé par ordre de Mr Fournier, Intendant de son S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, en 1756. André"

Archives Nationales, N III, Loire-Atlantique, 19.

Figure 9
Profils de la voie antique
Forêt de Domnaiche
Lusanger (Loire-Atlantique)

J.-C. Meuret

Annexe 1 – La « charte de Breil-Ingaut »

Nous donnons seulement l'extrait nécessaire à la localisation précise de la fondation.

- original : Cartulaire de Notre-Dame de La Roë, Arch. dép. Mayenne, H 154, LVIII.
- Cartulaire de l'abbaye Notre-Dame de La-Roë, éd. M. HAMON-JUGNET, thèse de l'École des Chartes, 1972, acte 61 (LVIII).
- Copie du cartulaire de Notre-Dame de La Roë, éd. Paul MARCHEGAY, manuscrit, Arch. dép. Maine-Loire, p. 62-63.

« Carta de Breilio Ingaut

Johannes de Nemore Ingaut et Boter et Bernardus et Maercherius et Guerne soror ejus et omnes socii communionis ejusdem dederunt in elemosina Gorin heremite locum Brillei ad serviendum Deo .../... Deo inspirante, Gaufridus de Syon et fratres ejus A[ufredus] et G[uillermus]dederunt abbati suam elemosinam scilicet necessaria ad domos supra dicti edeficandas et ad calefaciendum et pasnagium porcorum fratrum ad minus sexaginta et.l. et si amplius haberant, in voluntate dominorum esset de pasnagio, et pasturam in foresta omnibus dominicis suis bestiis et totam necessitatem monasterii et fratrum preter dare et vendere, et de sua communi terra per viam que dicitur Boeria usque ad metas castelli, ab altera parte vie de landa ad falcandum usque ad forestam et usque ad calciatam. .../...

Hanc elemosinam adcreverunt mlilites Briendi Bovis juxta supra dictam usque ad viam muri Gauterii et ad calciatam et ex altera parte per ruperium usque ad Lupum pendu... »

Annexe 2 – Bibliographie relative à la forêt de Domnaiche

Mégalithes

- LISLE du DRENEUC, Pitre de, « Dictionnaire archéologique de la Loire-Inférieure (époques primitive, celtique, gauloise et gallo-romaine) », Bulletin de la société archéologique de Nantes et de Loire-Inférieure, 19, 1880, p. 144-145.
- CHAPRON, Joseph, « Inventaire mégalithique, iconographique, héraldique et archéologique de l'arrondissement de Châteaubriant », Annales de la société académique de Nantes de Loire-Inférieure, 1900, p. 378.
- Dossiers du SRA Nantes, Lusanger.

Voie romaine

- OGÉE, Jean-Baptiste, Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne, nouvelle édition revue et augmentée par MM. A. MARTEVILLE et P. VARIN, Rennes, 1843, p. 534.
- BIZEUL, Louis-Jacques-Marie, « Voie romaine de Blain vers Châteaubriant et le Bas-Maine », Annales de la société académique de Nantes, 2^e série, 8, 1847, p. 84-104.
- GOUDÉ, Charles, Histoires et légendes du pays de Châteaubriant, promenades aux environs, monuments civils et religieux, antiquités et curiosités, Châteaubriant, 1879, p. 390-391.
- LISLE du DRENEUC, Pitre de, « Dictionnaire Archéologique de la Loire-Inférieure (époques primitive, celtique, gauloise et gallo-romaine) », Bulletin de la société archéologique de Nantes et de Loire-Inférieure, 19, 1880. p. 148 et p. 175.
- MAÎTRE, Léon, Géographie historique et descriptive de la Loire-Inférieure, t. I, Les villes disparues des Namnètes, Nantes, Grimaud, 1893.
- ORIEUX, Eugène et VINCENT, Justin, Histoire et géographie de la Loire-Inférieure, 2 vol., Nantes, Grimaud, 1895, t. I, p. 351.

Ferriers

- DAVY, Louis, « Étude des scories de forges anciennes éparses sur le sol de l'Anjou, de la Bretagne et de la Mayenne pour servir à l'histoire de la métallurgie », Bulletin de la Société de l'Industrie minérale (extrait), 1913, p. 1-73.
- MAÎTRE, Léon, « Les forges et ateliers fortifiés : géographie industrielle de la Basse-Loire », Société historique et archéologique de Nantes, 1919. p. 234-273 et Revue archéologique de Loire-Inférieure, 1919, p. 1-41.
- Les forges du pays de Châteaubriant, Cahiers de l'Inventaire 3, 1984, 294 p.
- MEURET, Jean-Claude, « Le fer, le pouvoir et la forêt entre Anjou et Bretagne, du XI^e au XV^e siècle », Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 85, 2007, p. 101-185.

Le château de Domnaiche

MOISAN, Abbé, Sion, monographie manuscrite, sans date (milieu XIX^e siècle).

OGÉE, Jean-Baptiste, Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne, nouvelle édition revue et augmentée par MM. A. Marteville et P. Varin, Rennes, 1843, p. 533.

GUILLLOTIN de CORSON, Amédée, « La châteltenie de Domenesche », Bulletin de la société Archéologique de Nantes et de Loire-Inférieure, 1896, p. 283-286.

CHAPRON, Joseph, Manuscrit n° 9, p. 194, Fonds Joseph Chapron, début XX^e siècle, musée municipal de Châteaubriant, p. 193.

CHAPRON, Joseph, Brouillons, p. 92-95 et 105-113, Fonds Joseph Chapron, Musée municipal de Châteaubriant.

CHAPRON, Joseph, « Inventaire mégalithique, iconographique, héraldique et archéologique de l'arrondissement de Châteaubriant », Annales de la société académique de Nantes de Loire-Inférieure, 1900, p. 395.

Anonyme, Plan du château de la forêt de Domnaiche, Bibliothèque municipale de Châteaubriant, disparu.

Le Breilingaut et l'histoire de Sion

MOISAN, Abbé, Sion, monographie manuscrite, sans date (milieu XIX^e s.).

GUILLLOTIN de CORSON, Amédée, « Les seigneurs et la châteltenie de Sion (Loire-Inférieure) », Bulletin de la société Archéologique de Nantes et de Loire-Inférieure, 1869/1, p. 71-80 et 1869/2, p. 105-122.

JOSNIN, Abbé, « La terre de Sion et ses seigneurs », Bulletin de la société Archéologique de Nantes et de Loire-Inférieure, 1885/2, p. 90-107.

MEURET, Jean-Claude, « Le fer, le pouvoir et la forêt entre Anjou et Bretagne, du XI^e au XV^e siècle », Mémoires de la société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, 85, 2007, p. 101-185.

Remerciements

Ils s'adressent tout d'abord à M. Lefeuvre, gérant du groupement forestier de Domnaiche qui a bien voulu nous faire confiance, nous permettant de prospecter et procéder aux relevés en toute quiétude. Mais aussi tout spécialement à M. Yannick Robert, technicien et garde forestier avec qui les contacts ont été fréquents et fructueux : sans son sens de l'observation et sans ses précieuses indications de terrain, nous serions passé à côté de beaucoup de vestiges. L'un et l'autre ont compris l'intérêt que peut avoir ce travail dans la perspective d'une mise en valeur complète du massif, incluant son aspect patrimonial. Nous n'oublions pas Michel Lagrange, Franck Tessier, Yannick Goisnard, Jacques Chédemail et tout particulièrement Dominique Hersart, qui ont donné dans la bonne humeur, de nombreuses journées pour la prospection et les relevés. Et encore moins J.-J. Couëtoux du Tertre qui nous a signalé le précieux plan de 1756.

Enfin, c'est avec plaisir et intérêt que nous avons accueilli et écouté Nicolas Faucherre et Jocelyn Martineau lors de leur venue sur le site du château. Leurs observations et conseils de spécialistes en matière castrale nous ont été précieux.

RÉSUMÉ

Les forêts constituent des conservatoires archéologiques privilégiés. Depuis trois ans, celle de Domnaiche en Lusanger (Loire-Atlantique) a fait l'objet d'un inventaire et de relevés systématiques. Ceux-ci ont porté sur les vestiges de toutes les périodes : mégalithes, voie romaine, amas de scories, château de terre et de pierre des environs de 1200, aménagements agraires, ermitage/prieuré fondé au ^{xii}^e siècle, chemins anciens, etc. Leur étude a été menée en même temps que celle des sources écrites médiévales et cartographiques modernes. Ainsi se profile l'évolution du massif et des pouvoirs qui s'y sont succédé dans le temps long : sans doute, plus mité au Néolithique, au moins percé par une grande voie pendant l'Antiquité, plus étendu pendant le haut Moyen-Age, accaparé, borné et exploité à l'époque féodale, puis exploité pour un haut fourneau voisin à l'époque moderne.

ABSTRACT

Forests constitute a privileged archeological conservatory. In the last three years, the forest of Domnaiche en Lusanger (Loire-Atlantique) has been the object of systematic inventory and surveys. The latter have dealt with the traces of all periods: megaliths, Roman road, heaped slag, castles of stone and earth from about 1200, agrarian improvements, hermitage/priory founded in the 12th Century, old ways and roads, and so on... Their study has been conducted at the same time as that of the medieval writings and modern maps. So, there appears the evolution of the forest landscape and the powers that succeeded each other there in the "long time": perhaps with more gaps during the Neolithic period, at least pierced by a great way during Antiquity, larger during the Dark Ages, seized upon, bounded and improved in feudal times, then exploited for a neighbouring blast furnace in Modern times.

**Photo 1 – La pierre de Hochu.
Blocs épars devant et derrière
(galon de 2 m)**

**Photo 2 – Coupe de
la voie antique au
carrefour ligne du
Renard-Grande ligne.
Bombement visible au
centre, en clair. Les
pierres blanches sont
celles de l'assise de
la voie, qui continue
dans l'axe du cliché**

**Photo 3 – Sur le fer-
rier n° 2, cavités de
récupération devant
et derrière, fragon à
gauche et gros chêne
sur les scories**

Photo 4 – Ferrier n° 2. Très gros bloc de scories coulées et superposées

Photo 5 – Tranchée longue et étroite. Recherche minière? Parcelle de l'Osier

Photo 6 – *Château de Domnaiche, base de la tour carrée*

Photo 7 – *Château de Domnaiche. Douve sud, courtine et tour semi-circulaire*

**Photo 8 – Château de Domnaiche. Restes de la tour-porte.
Rainure de la herse près de la mire**

Photo 9 – Briangault. Labours en billons fossilisés